CHARLEBOIS

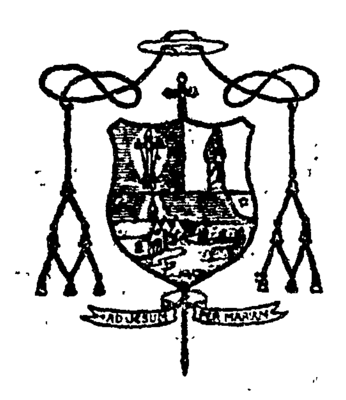
DEBUTS D'UN EVEQUE MISSIONNAIRE

DÉBUTS D'UN ÉVÊQUE MISSIONNAIRE

Mgr Ovide Charlebois, O.M.I.

Évêque de Bérénice

Vicaire Apostolique du Keewatin

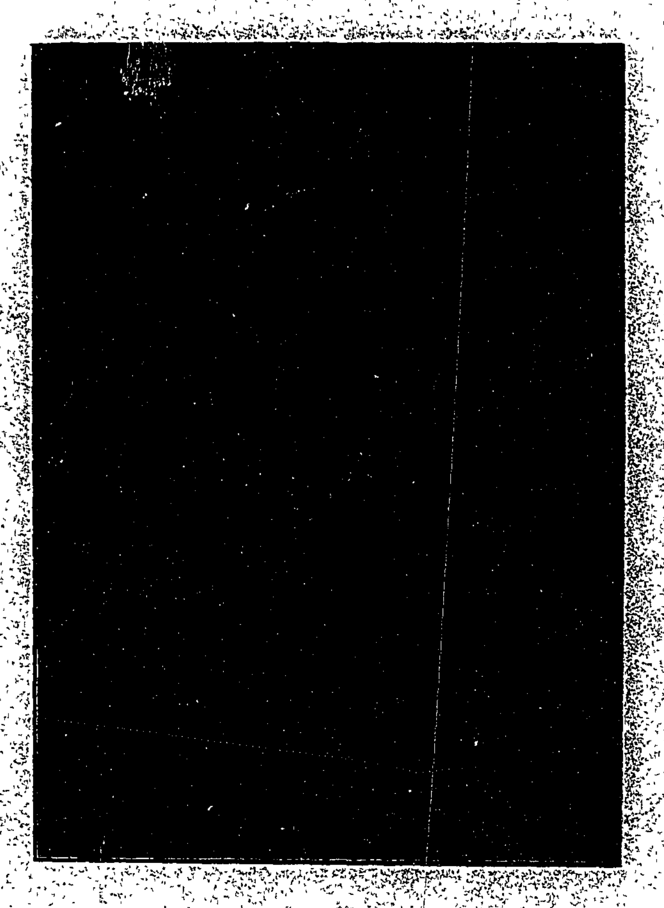


PRISE DE POSSESSION

INSTALLATION

PREMIÈRE VISITE PASTORALE DES MISSIONS SAUVAGES

EN VENTE AU PROFIT DES MISSIONS DU KEEWATIN



DÉBUTS D'UN ÉVÊQUE MISSIONNAIRE

Mgr Ovide Charlebois, O.M.I.

Évêque de Bérénice

Vicaire Apostolique du Keewatin



PRISE DE POSSESSION

INSTALLATION

PREMIÈRE VISITE PASTORALE DES MISSIONS SAUVAGES

EN VENTE AU PROFIT DES MISSIONS DU KEEWATIN

Imp. des Sourds-Muets, Montréal.

PREFACE

Lorsqu'au mois de mars, 1911, *Mgr Charlebois prit possession de son vicariat apostolique du Keewatin, le Rév. Père Turquetil, O. M. I., heureux témoin oculaire, raconta, de sa plume alerte, et les fêtes de l'intronisation, et la visite que le nouvel évêque fit, bientôt après, à son ancienne mission du Cumberland. L'été dernier, Mgr Charlebois visita toutes les autres missions confiées à ses soins. Il eut l'excellente idée de prendre, presque au jour le jour, des notes de voyage destinées à ses parents et à ses bienfaiteurs. Ce sont ces notes, précédées du rapport du R. Père Turquetil, que nous offrons au public sous ce titre:* "Débuts d'un Evêque Missionnaire."

Dans ce journal de voyage, Mgr Charlebois ne se borne pas à nous décrire, comme les missionnaires seuls savent le faire, les mille péripéties d'une tournée apostolique de plus de quatre mois; il nous fournit en outre les renseignements les plus intéressants

sur chacune des missions visitées: population, dispositions et traits de mœurs des sauvages, bien accompli, besoins de toutes sortes; il nous fait faire connaissance avec les intrépides Missionnaires Oblats qui évangélisent ces contrées inhospitalières et il nous parle, avec les accents d'un père, de leurs œuvres, de leur zèle, de leur esprit de sacrifice; enfin, sans s'en douter, il nous révèle tout ce que son beau titre d'"Evêque Missionnaire" comporte de fatigues, de privations et de sollicitudes.

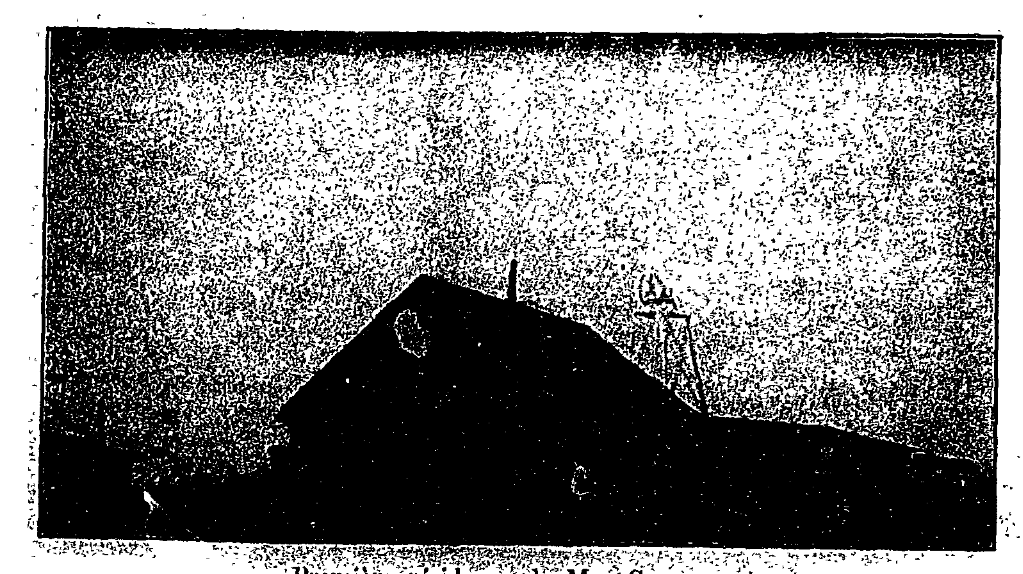
On verra facilement que les "Débuts d'un Evêque Missionnaire" *offrent un intérêt exceptionnel: ils constituent une page aussi importante que glorieuse de l'histoire religieuse de notre pays. Ils seront aussi une éloquente leçon pour nos contemporains si portés au sensualisme et à l'égoïsme.*

LES EDITEURS.

DÉBUTS

D'UN

ÉVÊQUE MISSIONNAIRE



Première résidence de Mgr Charlebois.

Monseigneur et le Père F.-X. Fafard, O. M. I.

MONSEIGNEUR CHARLEBOIS

PREND POSSESSION

DE SON VICARIAT APOSTOLIQUE

Monseigneur Ovide CHARLEBOIS s'est rendu dans son nouveau Vicariat Apostolique du Keewatin, le 7 mars dernier. Ses nombreux parents et amis liront sans doute avec intérêt les communications suivantes :

Extrait de la correspondance de Monseigneur Ovide Charlebois :

.....Je suis enfin arrivé à ma nouvelle résidence du Pas. Je vous envoie un rapport sur les cérémonies d'intronisation, etc. Tout a été bien simple, mais très cordial.

.....Nous nous logeons, le Père Husson et moi, dans une petite maison en bûches équarries, que le Dr Larose m'a prêtée. Nous allons prendre nos repas chez M. Boileau, qui réside dans la petite construction que le Père Turquetil appellera mon palais épiscopal. Je vais coucher chez le commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et le Père Husson, chez le Dr Larose. Nous n'avons pas en-

core de lits à nous. Ma table à écrire est une grande boîte de marchandises. Nos chaises sont de petites boîtes auxquelles nous avons posé quatre pieds en bois. Vous voyez que tout est bien conforme à la sainte pauvreté.

Mille remerciements et une bénédiction du cœur à tous mes parents, amis et bienfaiteurs.

Ovide CHARLEBOIS,
Vicaire Apostolique du Keewatin.

RECEPTION A LA MISSION DU PAS

Le 8 mars 1911, a commencé une ère nouvelle pour les missions sauvages du Keewatin et pour celles du Pas en particulier. Hier, Sa Grandeur Monseigneur Ovide Charlebois, O. M. I., nommé Evêque de Bérénice, et premier Vicaire Apostolique du Keewatin, par le bref du 8 août 1910, arrivait au Pas. Le Rév. Père Turquetil, O. M. I., de la mission du lac Caribou, accompagnait Sa Grandeur. A la station, le Rév. Père Renaud, de passage ici, vient recevoir Monseigneur, et avec lui tous les catholiques de l'endroit.

Dans cette première rencontre avec le premier Pasteur, les moindres détails vont droit au cœur: et le baiser de l'anneau, et les cordiales poignées de main, la simplicité, le sourire spontané et bienveillant dont Sa Grandeur a le secret. N'est-il pas connu de tout le monde, cet Evêque missionnaire.

Il nomme chacun par son nom. Huit ans d'absence n'ont pu refroidir l'amour qu'il portait à tout ce peuple au bien duquel il a tant travaillé.

Sa vue réjouit, fortifie, enthousiasme ce petit troupeau. Petit troupeau sans doute, puisque jusqu'ici il n'y avait pas même de prêtre résidant au Pas. Et c'est un évêque qui arrive aujourd'hui, non plus de passage, mais de résidence en ce petit village naissant.

La joie, le bonheur de tout ce monde semble se communiquer, et vous pourriez voir nombre de nos frères séparés, leur pasteur en tête, se montrer pleins de respect et de déférence envers Sa Grandeur. Que Dieu conserve cette joie, cette force et ce bonheur au cœur de tous nos catholiques !

Aujourd'hui, grand'messe et lecture des bulles de Sa Sainteté le Pape Pie X. C'est le jour de l'intronisation du premier Vicaire Apostolique au nouveau vicariat de Keewatin. Grand jour, mais grand seulement aux yeux de la foi ! Grande et belle cérémonie, mais de cette grande et belle simplicité et pauvreté qui font l'apanage et l'honneur des vrais apôtres missionnaires.

PALAIS EPISCOPAL

Voyez plutôt : A dix heures, Sa Grandeur quitte la maison et l'hospitalité qui lui a été généreusement offerte par un catholique anglais et se rend à la mission. Le vent, la tempête lui font cortège.

Qui songerait aux processions d'honneur par un temps pareil !

La mission, c'est-à-dire le Palais actuel le voici. Un abri de quatorze pieds carrés, à toit légèrement incliné, appuyé à l'arrière de l'église, voilà tout. A l'intérieur, deux bancs, une chaise, une caisse vide qui sert de table, deux malles contenant le linge ou les vivres du Père qui séjourne ici de temps à autre, un petit poêle de cuisine, voilà pour l'ameublement. De décorations pour la circonstance, vous n'en trouverez pas d'autres en ce petit logis que quelques caisses arrivées à l'adresse de Monseigneur.

A son entrée au Palais, Sa Grandeur rencontre quelques catholiques canadiens, anglais, français, métis et sauvages.

Chacun de s'asseoir ou de rester debout comme il peut et où il peut. Au milieu de ce petit monde Monseigneur trône assis sur une caisse. A la table, c'est-à-dire à la caisse servant de table, le Rév. Père Turquetil traduit les bulles en français et en anglais. Le Rév. Père Renaud, moitié à genoux, moitié assis sur le plancher, écrit sur un banc. Il prend une copie de l'adresse qu'il doit présenter à Sa Grandeur.

LA CATHEDRALE

Voici deux heures ! Du Palais, c'est-à-dire de la salle à manger, cuisine, chambre à coucher, office, dépôt, etc., Monseigneur se rend à sa cathédrale,



Première cathédrale de Mgr CHARLEBOIS à Le Pas. (page 4)

le trajet n'est guère long. Une bâtisse rectangulaire, 22 pieds sur 14, en billots équarris, recouverte d'une mince couche de chaux, voilà tout. Sa Grandeur avait elle-même bâti cette petite chapelle il y a plusieurs années, alors qu'Elle était de mission au Cumberland. Abattre les arbres, équarrir, faire un radeau, le laisser aller au courant, transformer le bateau en plancher, le radeau en mur, et tout était bien beau pour une chapelle de mission. Mais aujourd'hui qu'il faut une cathédrale, pourquoi faut-il que la pauvreté règne en maîtresse si absolue? Ecoutez. La grande voix de la tempête remplace le carillon des cloches absentes. A l'intérieur les murs tout nus sentent la pauvreté et la privation. Le nécessaire même peut à peine suffire à trois prêtres à dire la messe. Il n'y a ni tabernacle, ni ostensoire, ni ciboire, et cet évêque si heureux aujourd'hui dans ses misères, d'où lui vient donc ce bonheur si pur et si vrai qui se lit sur son visage? De Dieu, et de Dieu seul sans doute, car lui seul sait inspirer et faire goûter de si grandes choses: le bonheur dans la perspective de privations, la joie dans l'attente des souffrances.

MESSE PONTIFICALE

Monseigneur, revêtu de ses ornements pontificaux, commence la grand'messe au trône, c'est-à-dire sur une chaise toute simple, prêtée pour la circonstance par un catholique de l'endroit.

Le Rév. Père Renaud l'assiste à l'autel, répond la messe et dirige les cérémonies fort simples d'ailleurs. Un enfant porte la mitre, l'autre la crosse. Tous les deux ont mis leurs plus beaux atours du dimanche car à la cathédrale il n'y a pas encore d'habits pour enfants de chœur. Ils sont fiers de leurs fonctions, au point même de ne point comprendre ni même apercevoir les signes du Rév. Père maître de cérémonie. Excusez-les, ils sont si jeunes, tout est si nouveau pour eux, et personne ne les a formés encore à de si hautes fonctions.

La messe continue, recueillie et solennelle. Le Père Turquetil dirige le chant sans orgue ni harmonium, de nombreuses voix s'unissent à lui sympathiques et enthousiastes.

Après la messe Sa Grandeur revient au trône, et le Rév. Père Turquetil donne lecture des bulles de Notre Saint-Père le Pape Pie X, qui nomment Monseigneur Ovide Charlebois, O. M. I., premier Vicaire Apostolique du Keewatin. Pas le moindre bruit, ni le moindre mouvement. Cette voix qui résonne, et redit les paroles du Vicaire de Jésus-Christ captive toute l'attention. Dans cette misérable église où la pauvreté et la privation l'emportent sur tout le reste, entre ces quatre murs tout nus, s'accomplit quelque chose de grand, de solennel. Oui, c'est vraiment un jour de fête et de grande fête. La lecture terminée, le R. P. Renaud présente, en français, une adresse à Sa Grandeur,

au nom de tous les missionnaires. Il dit à Monseigneur la joie et le bonheur que son arrivée procure à tous ses enfants dans le sacerdoce, le courage et la force que sa présence inspire à tous les missionnaires, qui, laissés à eux-mêmes, ont tant souffert de la solitude, l'espoir et la certitude du succès que l'expérience et le zèle de Sa Grandeur assurent aux pauvres missions sauvages qui leur sont si chères. Enfin il promet à Sa Grandeur le concours généreux et actif de tous ses confrères pour l'aider à conduire toutes les âmes "Ad Jesum Per Mariam".

Après lui, le Dr Larose, canadien-français catholique, le plus ancien résidant du Pas, lit à Monseigneur une magnifique adresse.

Les métis ont à cœur, eux aussi, d'exprimer à Sa Grandeur toute la joie qu'ils ressentent à son arrivée définitive parmi eux, joie qu'ils expriment dans leur propre langue, le cris.

Monseigneur se lève tout ému, répond tour à tour en français, en anglais et en cris. Il dit, et le ton de sa voix plein d'émotion et de sincérité, le fait bien comprendre. Il dit comment il nous porte tous dans son cœur de Père, sans aucune distinction de nationalité ou de langue. A tous de vivre en véritables enfants de Dieu, en vrais fidèles également soumis au même pasteur qui les aime d'un même amour. Là est la force, le bonheur, là est le salut des âmes.

Et tous s'inclinent recueillis, émus, sous la main bénissante de leur pasteur.

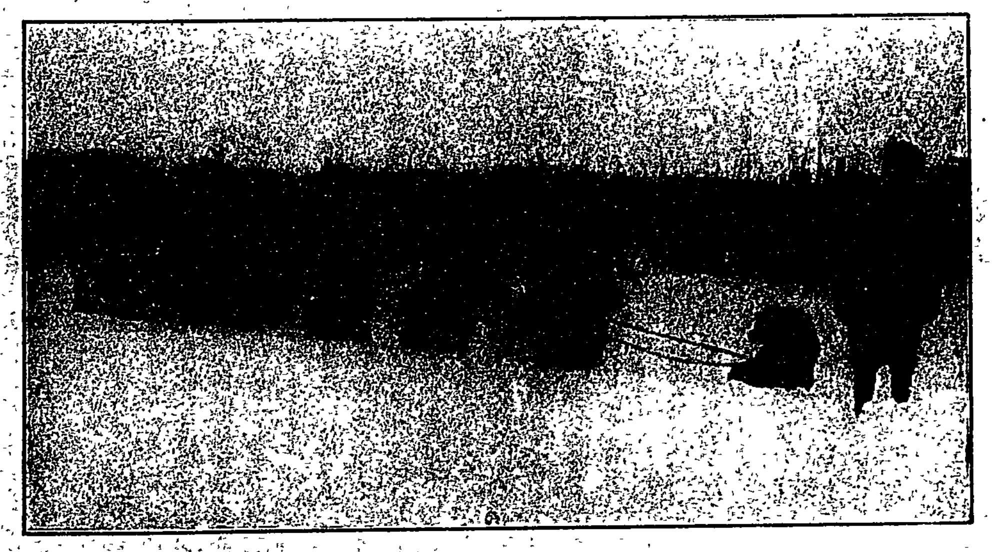
Puis éclate le *Te Deum*. Des voix nombreuses et puissantes disent bien haut le merci de la reconnaissance envers Dieu qui a daigné se souvenir de son peuple et le visiter.

RECEPTION A LA MISSION DE CUMBERLAND

Le samedi 11 mars 1911, la mission de Saint-Joseph, Cumberland, était en fête. Sur le lac, une haie de sapinettes faisant chemin d'honneur; à l'église, le joyeux carillon des cloches; jusqu'à la mission, oriflammes et drapeaux qui se balancent au vent, fusillade vive et nourrie qui semble vouloir le disputer au bruit de la tempête qui fait rage. Tout cela montre et dit assez combien la première visite de Sa Grandeur Mgr Ovide Charlebois, O. M. I., Vicaire Apostolique de ces contrées, apporte de joie et de bonheur au cœur de ses fidèles et amis d'autrefois.

Monseigneur arriva après un voyage de deux jours effectué en traîne à chiens, pendant lequel il avait dû coucher à la belle étoile.

Nous voici à l'église: propre, coquette et joyeuse dans ses décorations. Monseigneur s'assied au trône improvisé où brille son écusson avec la devise "Ad Jesum Per Mariam".



Mgr Charlebois voyageant en "traîne à chiens". (page 9)

ADRESSES

Tour à tour le Rév. Père Boissin, O. M. I., et les métis de l'endroit présentent des adresses en français, en anglais et en cris.

Comment analyser ou apprécier ces adresses? Ecoutez plutôt la réponse de Monseigneur: "Mes chers enfants, je suis trop ému aujourd'hui, je vous répondrai demain." Et, Sa Grandeur ne peut retenir ses larmes. Son cœur succombe à tant de souvenirs si doux, parce qu'ils lui rappellent, et les prémices de sa vie sacerdotale et apostolique, et tout un long passé de fatigues et de combats. Comme le disait si chaleureusement tout à l'heure le Rév. Père Boissin: "Aujourd'hui c'est bien le retour du Père bien-aimé parmi ses enfants chéris. C'est lui ce Père si bon qui a dépensé les premières années de sa vie sacerdotale pour le bien de tout le monde. Seize années de souffrances."

"C'est lui qui revient aujourd'hui, Grand chef de la Prière, diriger les plus jeunes, se mettre à leur tête, encourager par son exemple, embrasser une vie plus dure encore parce que le champ est beaucoup plus vaste et immense, et de tous les côtés encore couvert de ronces et d'épines. Et cette vie de sacrifices et d'apostolat plus intenses combien durera-t-elle? Ah! Si le Bon Maître daignait exaucer les vœux de tous, missionnaires et fidèles de toute langue et de toute nationalité, elle durerait jusqu'à

l'accomplissement de la parole du Divin Pasteur "il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur."

."Cette allusion au grand nombre de nos frères séparés, au plus grand nombre encore d'idolâtres qui dans cette immense vicariat n'ont pas encore entendu la voix du Divin Maître, met en son plein jour tout l'ensemble des sacrifices, des souffrances, des misères réservées au premier pasteur de ces lointaines contrées, les plus difficiles de toutes peut-être à évangéliser et à visiter, eu égard aux énormes distances qui séparent les missions les unes des autres, et les mettent toutes en dehors des avantages et du confort du monde civilisé.

"Voilà donc la tâche immense, surhumaine imposée à notre Pasteur bien-aimé. Il l'a acceptée, et nous a adoptés pour enfants. Nos cœurs lui en disent merci. Et cette vie si pénible, faite tout entière de travail et de peine nous lui souhaitons de la vivre de longues et bien nombreuses années; car nous sommes sûrs de son courage, son dévouement et son zèle nous sont connus. Et nous, nous sentons en nos cœurs aimants un grand désir de le suivre, de le consoler par notre bonne volonté, et de l'aider de tout notre pouvoir à conduire les âmes "Ad Jesum Per Mariam".

RETRAITE

Monseigneur donne ensuite la bénédiction du Très Saint Sacrement et rentre à la mission. Nos gens ne se lassent pas de le voir, de l'entendre. Et lui, laissant déborder son cœur, parle familièrement avec tout un chacun comme jadis aux beaux jours de sa vie de missionnaire. Sa Grandeur annonce qu'elle prêchera Elle-même la retraite de huit jours aux sauvages, du 12 au 19 mars. La joie et le bonheur de ces pauvres gens éclatent de partout. Ils n'osaient tant espérer!

Que cette joie et ce bonheur soient pour tous une efficace et salutaire impulsion au bien! Que le Bon Maître daigne lui-même exciter et fortifier tous les cœurs! Daigne-t-il aussi accorder à Sa Grandeur, en retour de ses peines, de ses travaux, de l'amour qu'Elle porte à toutes ces âmes, la grâce de les conduire "Ad Jesum Per Mariam".

Rév. Père Turquetil, O. M. I.,
Missionnaire au Lac Caribou.

Traduction de l'adresse en langue "Crise" présentée au nom des Métis et des Sauvages:

A Notre Grand Chef

de la prière que nous aimons.

Il nous semble que c'est un grand jour de fête aujourd'hui dans notre pays ici au Pas en te voyant venir à nous, Monseigneur, étant revêtu de la Gran-

deur de Grand Chef de la prière. Depuis longtemps nous entendions dire qu'on voulait te faire Grand Chef de la prière, dans ce pays du Nord. C'est pourquoi nous étions dans l'ennui de te voir arriver bientôt dans notre pays. Enfin, aujourd'hui il arrive que nous te voyons. Vraiment nous nous réjouissons et nous remercions (sommes reconnaissants).

Autrefois tu nous as bien traités pendant que tu étais prêtre. Tu as eu bien soin de nos âmes. Bien des fois tu as souffert beaucoup pour venir nous visiter. Bien des fois aussi tu nous as enseigné la bonne nouvelle (bonne conduite). Maintenant tu consens encore à venir prendre soin de nos âmes! Vraiment, nous te remercions de tout cœur.

Jadis, nous t'avons respecté, à plus forte raison, maintenant que tu es évêque, nous allons te regarder comme notre premier père.

A présent plaise à Dieu que tous tes enfants, les métis qui sont ici t'affectionnent et te soient obéissants. Nous supplions le Grand Esprit pour qu'il te donne une longue vie et que tu puisses diriger nos âmes sur cette terre de manière à les faire parvenir à la vie éternelle. Réellement du fond du cœur, nous nous réjouissons de te revoir sur cette terre, et nous remercions Celui qui donne la vie, d'avoir permis de nous rencontrer tous en ce jour.

Tels sont les sentiments de tous les catholiques qui se trouvent en ce moment au Pas.

LOUISON MARSOLAIS

Lettre adressée à Mgr Charlebois par les métis de sa mission de Cumberland.

(Traduction)

Les métis de l'Ile d'Epinette (Cumberland), écrivant au Grand Chef de la Prière, Mgr Charlebois.

Grandement nous nous réjouissons tous en entendant dire que l'on veut te faire Grand Chef de la Prière. Tous et chacun rendons des actions de grâces à cette grande nouvelle. Nous apprécierons beaucoup les soins spirituels que tu nous procureras pour notre bonheur. En autant que nous le pourrons nous allons prier pour toi. Nous allons commander des prières (la messe) dans notre église juste au jour où on te fera Grand Chef de la Prière et tous alors nous entrerons dans l'église pour prier pour toi. Nous désirons fortement te voir dans notre pays lorsque nous irons prier pendant la nuit (messe de minuit). Plaise à Dieu qu'il en arrive ainsi! Alors nous n'épargnerons rien pour te saluer comme il faut. Tous tant que nous sommes en ce jour, nous t'aimons pour le bien que tu nous as fait.

De nouveau tu veux bien te sacrifier pour avoir soin de nous. Nous t'en remercions en autant que nous avons du cœur. Voilà pourquoi en ce moment nous nous réjouissons tous en venant te saluer.

Suivent 35 signatures.

Action Sociale du 29 *avril* 1911.

PREMIERE VISITE PASTORALE DE MGR CHARLEBOIS

Journal de voyage.

Delmas, Sask., Canada, 21 mai 1911.

Le 13 du courant, je quittais mon pauvre évêché de Le Pas en compagnie du bon Père Rossignol, O. M. I., qui se rendait à l'Ile à la Crosse. Le lendemain le vapeur nous déposait à Prince Albert assez tôt pour dire nos messes. Dans l'après-midi j'étais à Duck Lake dans ma chère école de Saint-Michel. Il m'était doux de revoir mes bons petits sauvages ainsi que les Pères et les dévouées Sœurs de la Présentation. Dans la soirée la joie fut complétée par l'arrivée de Mgr Pascal, qui venait de Batoche où il avait donné la confirmation. Ce bonheur se prolongea encore toute la journée du lendemain; mais il fallait dire adieu à cette bien-aimée institution où j'ai passé sept belles années de ma vie.

Le 16, à midi, nous étions les hôtes du R. P. Vachon, O. M. I., à Saskatoon. Mon cher neveu, le Père Arthur Lajeunesse, O. M. I., était là aussi pour égayer la conversation. Le temps passa vite, l'heure de reprendre le train sonna trop tôt.

En passant à Battleford, les RR. PP. Delmas et Paillé, O. M. I., se joignirent à nous. Leur com-

pagnie ne dura que deux heures mais elle fut joyeuse et agréable.

A la gare de Delmas tous descendirent, même le P. Rossignol. Je restai seul pour le reste de la nuit.

De bonne heure le lendemain, j'étais dans les bras de Mgr Legal, du R. P. Grandin et de toute la communauté des Oblats d'Edmonton. L'accueil fut sincère et cordial. Je me sentais au milieu de frères affectueux et dévoués.

Bientôt nous étions à Saint-Albert. Là comme à Edmonton, je fus l'objet de maintes amabilités, surtout de la part de Sa Grandeur Mgr Legal. Il n'épargna rien pour rendre ma visite des plus agréables. J'étais vraiment confus de tant d'égards et de prévenances. Au petit Séminaire et au Couvent des Sœurs Grises une gentille réception avait été préparée. Tout y respirait une vive sympathie. Je m'en sentais indigne ce qui me rendait d'autant plus reconnaissant.

L'heure du retour sonna bientôt ; mais je remportai dans mon cœur un doux souvenir de ma visite à Saint-Albert.

Je m'arrêtai à la mission de Delmas où j'avais laissé mon compagnon, le R. P. Rossignol. Ici comme à Saint-Albert, je suis l'objet de toutes sortes d'égards et de générosité. Son directeur, le R. P. Delmas, tint à faire les choses en grand et dignement. Il avait préparé une magnifique cérémonie

de confirmation, qui a eu lieu ce matin. Sa jolie petite église était bondée d'une population un peu cosmopolite : de Français, de Canadiens, d'Anglais, de Métis et de Sauvages. Il y en avait pour tous les goûts. Plusieurs jeunes enfants eurent le bonheur de recevoir pour la première fois le Dieu de l'Eucharistie, et 61 reçurent l'onction du Saint-Chrême. Le chant fut des plus charmants. Il était présidé par les bonnes Sœurs de l'Assomption et exécuté par leurs petites sauvagesses : (ces Sœurs ont ici une jolie école-pensionnat pour les enfants indiens).

Le bon Père Delmas eut l'excellente idée d'annoncer la quête en ma faveur. Ses bons fidèles se montrèrent plus généreux que jamais. Cela me permettra de continuer ma route ; car j'entreprends un voyage de plus de 2,000 milles avec une bourse vide. Je ne compte que sur la bonne Providence. La cérémonie religieuse fut suivie d'un bon dîner et d'une gracieuse réception au Pensionnat. Ce fut le bouquet de la fête et l'adieu à la civilisation ; car dans quelques instants, il faudra prendre la route qui conduit au vrai pays sauvage.—"Merci, braves habitants de Delmas ; merci, à votre généreux curé ; merci à vos bonnes et dévouées religieuses !" Que le bon Dieu daigne récompenser votre grande charité à mon égard.

22 mai, (sous la tente, près du lac des Sables.)

Premier campement sous la tente. Il est char-

mant, sur le bord d'un petit lac remarquable par la l'impidité de ses eaux. Une brise du nord chasse les maringouins et nous laisse espérer un doux repos. Il sera le bienvenu ; car nous sommes harassés de fatigue. Depuis hier à midi, nous voyageons assis au fond d'une lourde boîte de wagon sans ressorts et par des chemins dont les nombreuses aspérités n'ont jamais été aplanies. On peut s'imaginer les secousses de toutes sortes qu'il faudra subir du matin au soir. — Notre guide est un des bons sauvages du Père Delmas. C'est une excellente nature. Il a la réputation d'être toujours content et satisfait. Son bras est robuste et capable de manier le fouet. Ses deux petits chevaux en savent quelque chose.

Nous avons 60 milles environ de parcourus, à travers un pays ouvert à la colonisation. Il y a à peine une dizaine d'années, c'était un désert inhabité. Maintenant on voit des fermes et des habitations tout le long de la route. De jeunes églises surgissent de distance en distance. Hier soir, nous avons salué celle de Saint-Hippolyte où le bon et dévoué curé, M. Julion, fait beaucoup de bien malgré sa grande pauvreté. A quelques pas de notre tente se trouve un vieux protestant anglais. On dit que c'est le dernier habitant de race blanche de la région. Demain nous allons dire adieu à tout vestige de civilisation pour entrer dans un pays purement sauvage. — Mon compagnon, le R. P. Ros-

signol, m'attend pour la prière du soir. Bonne nuit à tous !

23 mai (9 heures P. M. — à la porte de la tente.)

Quelle journée ! Quels chemins ! Quelle température ! ! ! Depuis 5 heures ce matin que nous voyageons à travers une immense forêt et par des chemins indescriptibles. C'est une suite de marais où les chevaux et la voiture enfonçaient au point qu'il fallait nous mettre aux roues pour en sortir. Les Scolastiques d'Ottawa auraient baptisé ce chemin : "Le portage à la boue". J'avoue qu'il mérite ce nom. Si encore la température s'était montrée propice et sereine, mais tout le jour il est tombé une pluie mêlée de neige. Ce soir, le calme s'est fait ; les nuages sont disparus et le soleil redevient radieux en nous souhaitant une bonne nuit. Son sourire semble vouloir nous faire oublier les petites misères de la journée.

Nous avons tous besoin de repos, un de nos chevaux (Rougeau) est épuisé (*resté à plate*, selon l'expression des voyageurs), nous rendra-t-il au lac des Prairies ?... J'en doute. A demain.

24 mai — (en route). — Notre sauvage est à faire bouillir la chaudière à thé pour le dîner. Le temps n'est pas d'humeur égale : tantôt il est beau et joyeux, tantôt il pleure et nous arrose de ses larmes. C'est bien l'emblême de la vie humaine : une succession de joies et de peines. Pauvre Rougeau ! Il n'en peut plus. Il ne sent plus les coups de fouet.

Son parti est pris d'aller le petit pas et pas plus vite.

Aujourd'hui est le jour fixé pour mon arrivée à la mission du lac des Prairies, y parviendrons-nous à temps? Je le désire de tout cœur. Nous sommes encore dans la forêt. Depuis hier matin, nous n'avons pas vu un seul signe de vie humaine, si ce n'est que les oiseaux nous saluent et nous encouragent de leurs chants joyeux.

3 heures P. M. — (en voiture). — Les chevaux vont si doucement que je puis écrire au fond de notre wagon. — Nous venons de sortir de la forêt. Une jolie vallée verdoyante s'offre à notre vue. C'est celle du lac des Prairies. Au loin, nous apercevons deux cabanes indiennes. Deux cavaliers nous poursuivent pour s'assurer si c'est bien le grand Chef de la prière (l'Evêque) qui passe. Ils nous disent qu'il y a encore sept milles pour nous rendre à la mission. Mon Dieu! quand y arriverons-nous du train où nous allons. C'est endormant. Le R. P. Rossignol enfonce des clous sans marteau.

Bonne fortune! Voici un sauvage avec deux bons chevaux. Il s'offre à nous conduire à la mission. Deo gratias! Adieu Rougeau! Tu arriveras quand tu pourras.

Enfin voici la mission. Le bon Père Cochin sort de l'église avec ses fidèles. Ils ont sans doute eu la bénédiction du Saint Sacrement. Il nous regarde venir, mais il ne nous reconnaît pas....

8 heures P. M. — La surprise a été complète: personne ne nous attendait aujourd'hui. Chaleureuse accolade au Père Cochin et à son frère convers, puis une bonne poignée de main à tous les sauvages réunis. C'est grande joie de part et d'autre.

Le bon P. Cochin nous reçoit à cœur ouvert; mais sa pauvreté ne lui permet pas de faire beaucoup. Sa maison est en troncs d'arbres enduits de terre. L'intérieur est tout d'une pièce. Une petite table et quelques bancs en guise de chaises en constituent tout le mobilier. Pour lit, nous aurons nos couvertures de voyage étendues sur le plancher. Nous ne nous plaindrons pas. Nous sommes heureux de partager sa pauvreté. D'ailleurs nous voyons à côté de nous Notre-Seigneur dans une chapelle qui n'est guère plus riche. "Le serviteur n'est pas plus que le maître." — Il faut ajouter à la louange du P. Cochin, qu'il est arrivé ici, il y a quatre ans, n'ayant avec lui que sa chapelle portative et de quoi dire la messe. Pour la première année, il fut obligé de demeurer avec les sauvages et de se contenter de leur nourriture. Depuis, ses chrétiens l'ont aidé à construire sa chapelle et cette pauvre résidence. Un tel dévouement, une telle abnégation est digne des temps les plus héroïques de l'Eglise et de ses missions.

Le P. Rossignol ronfle. Je vais essayer d'en faire autant. A demain.

25 mai. — Ascension.

Beau jour de fête. Personne n'a gardé le logis; tous étaient à l'église au nombre de 350 environ. Messe pontificale; le P. Rossignol seul pour assistant, etc. Le R. P. Cochin tenait l'harmonium et conduisait le chant. (Il ne faut pas oublier d'ajouter qu'il est un vrai artiste en musique.) La cérémonie fut simple; mais pieuse et belle dans son genre. Les pauvres sauvages avaient leurs yeux noirs tout grand ouverts; car, pour la plupart, ils n'avaient jamais vu d'Evêque.

Dans l'après-midi eut lieu la confirmation; 61 y prirent part. A côté d'enfants de 8 à 9 ans se présentaient des vieillards et des vieilles de 60, 70 et 75 ans. C'était beau et touchant.

Tous sont contents et heureux ce soir. Ils se rappelleront longtemps la belle fête de l'Ascension de 1911.

26 mai. — De nouveau en route. Nous nous dirigeons sur la mission du lac Vert. Le R. P. Cochin est notre guide. Ses deux petits chevaux (ponies) vont doucement mais sûrement. Le temps passe vite quand même; car le bon Père a un répertoire bien fourni d'histoires pour égayer la conversation. Le chemin n'est guère meilleur que celui dont j'ai parlé plus haut. Nous venons de traverser une rivière à gué. Les deux traits de l'attelage se brisèrent pendant que la voiture était encore dans l'eau. On peut s'imaginer quelle belle

figure nous avons faite. Il fallut payer un peu de sa personne; mais ce ne fut qu'un petit accident entre bien d'autres. La gaieté ne fait pas défaut cependant; les histoires vont leur train.

27 mai. — Je viens de célébrer la messe sous la tente, et j'y ai donné la confirmation à une jeune femme. Il y a ici un camp sauvage dont deux familles sont encore infidèles. Hier soir, nous avons essayé de les attirer à notre sainte religion; mais le moment de la grâce n'est pas encore venu. Les catholiques sont à se préparer à nous suivre jusqu'à la mission. La caravane sera assez nombreuse. Le temps est gai, l'humeur pareillement. Encore 25 milles pour nous rendre au lac Vert; encore un grand nombre de bourbiers où il faudra descendre de voiture pour permettre aux chevaux d'en sortir. — On m'appelle; nous partons.

En face de la mission du lac Vert. — La largeur seule du lac nous en sépare. Il faut attendre une embarcation pour y arriver. — Entendez-vous?.... Le cher Père Teston est suspendu à sa cloche; tous les sauvages sont à brûler leur poudre. On dirait une bataille entre Russes et Japonais. Tout le monde va et vient en criant: "Kitchiayamihewikimàw!" (Le grand Chef de la prière, (l'Evêque). C'est la joie; c'est la jubilation.

Dans l'embarcation. — La fusillade continue, augmente même. On se croirait en danger. Les balles sifflent et frisent l'eau au large. On sent ce-

pendant que c'est l'expression de la joie de cœurs amis et sympathiques. Je sens aussi que j'entre dans le territoire de mon Vicariat, car jusqu'ici j'étais dans le diocèse de Mgr Pascal.

La chapelle paraît coquette sur la rive élevée du lac. Le drapeau du Sacré-Cœur flotte à côté. La maison du missionnaire seule est pauvre et misérable. — Nous voilà près de la grève. Tout le monde descend la colline, le bon Père Teston en tête. Il va s'en suivre un long chapelet de poignées de mains!!!....

9 heures P. M. — Le reste de la réception fut des plus solennel : adresse en français et en cris ; entrée à l'église en procession ; allocution, etc. C'est dire que le P. Teston ne fait pas les choses à moitié. L'intérieur de sa chapelle est joliment décoré, et d'une propreté remarquable. Il mérite une bonne note. Quant à sa maison, c'est la pauvreté même. Sa dépense n'est pas plus riche. Il faut parfois modérer son appétit. Et dire qu'il vit ainsi depuis plus de vingt ans! — Bonne nuit! Je vais me reposer, mais sur quel lit!!!....

28 mai. — Dimanche. — Messe pontificale, ce matin ; ouverture de la retraite des sauvages. L'assistance est nombreuse et des plus édifiantes. Ils écoutent les allocutions autant avec leurs yeux qu'avec leurs oreilles. Ils paraissent réellement avides de la parole de Dieu. Leur respect pour l'Evêque

tient presque du culte. Il rappelle au moins la foi des premiers chrétiens.

1er juin. — La retraite s'est continuée jusqu'à ce matin dans les meilleures dispositions. Tous les travaux ont été suspendus pour ne s'occuper que de choses spirituelles. Une des compagnies de traite avait chargé un bateau pour l'expédier à l'Ile à la Crosse; mais pas un homme n'a voulu s'y embarquer avant que la retraite ne fut terminée. Le commis protestant fut obligé de patienter et de surveiller son bateau à l'ancre. — Communion générale hier et aujourd'hui. A la messe, ce matin, eut lieu la confirmation : 60 y prirent part. On lut ensuite une consécration au Sacré-Cœur, et comme témoignage de leurs bonnes résolutions, les hommes vinrent à la Sainte Table, promettre publiquement d'observer la tempérance totale. Cet acte fut sans doute agréable au Cœur de Notre-Seigneur. Tout le monde semble content et joyeux. C'est que tous possèdent la paix de la conscience, le plus précieux des trésors. Que le Bon Dieu daigne les conserver longtemps dans cet état!

Tous sont à préparer leurs fusils; moi, je dois préparer mes bagages, car le départ aura lieu dans une heure.

En canot. — Je viens de quitter la mission du lac Vert. Le départ a ressemblé à l'arrivée : même bénédiction, mêmes poignées de mains, même fusillade, mêmes émotions dans l'intime de l'âme.

C'était pénible pour le cœur de voir le bon Père Teston seul debout sur la grève et regardant notre canot disparaître. Cela me rappelait mon ancienne solitude de Cumberland, lorsque je voyais partir Sa Grandeur Mgr Pascal, ou quelque confrère qui venait me visiter. Qui pourrait exprimer l'angoisse qu'éprouve alors le pauvre cœur du missionnaire !

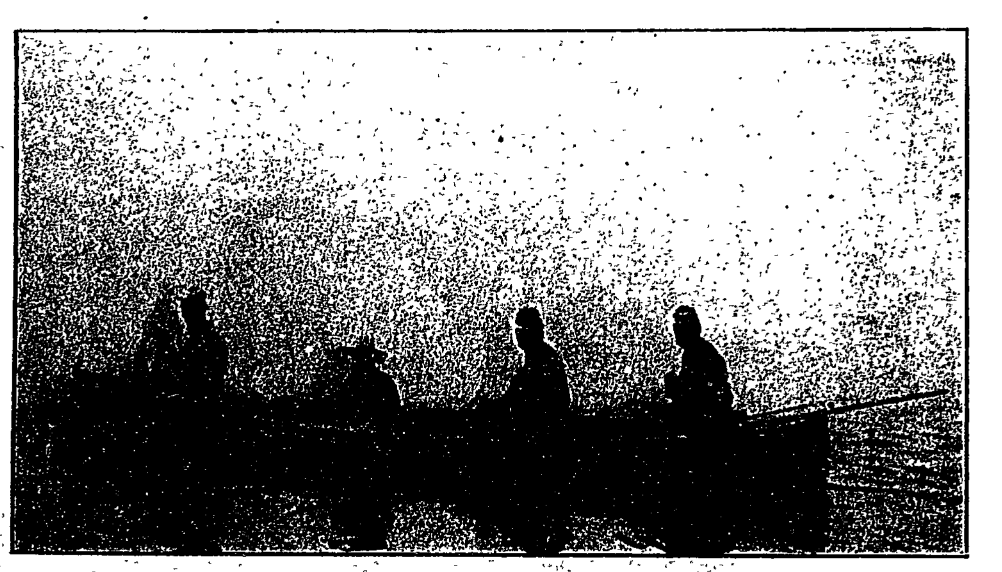
Me voilà en canot. Plus de chars, plus de carosse, plus de wagon ; mais bien le canot et rien que le canot jusqu'à mon retour à Le Pas, en octobre. Deux bons sauvages, Mathias et Jean-Baptiste sont nos guides. Nous descendons la rivière Castor. Le temps est magnifique, et les paysages sont charmants. Les maringouins viennent nous caresser avec leurs petites lances pour nous rappeler l'esprit de pénitence. — Il est temps de réciter le bréviaire.

2 juin. Sous la tente.

Nous venons de camper. Quelle journée ! Il a plu à verse depuis ce matin. Nous avons quand même continué notre route et à travers de nombreux rapides. Que de fois notre canot a frisé des pierres prêtes à l'éventrer. Notre bonne Mère du ciel nous a protégés et nous sommes ici ce soir tous sains et saufs ; mais passablement mouillés.

Bonne nuit !

3 juin. — En canot. — Nous venons de finir la méditation. Le soleil est radieux. C'est sans doute parce que c'est la fête de mon patron, saint Ovide !



Mgr Charlebois en tournée épiscopale, 1911 (page27).

Tiens !... Un antilope ! un antilope ! Le voyez-vous ! Il traverse la rivière. Regardez donc les hommes s'ils rament !.... Voilà le P. Rossignol debout avec carabine en mains ! C'est sérieux !

Paffe ! Malheur ! il l'a manqué.... J.-Baptiste s'empare de la carabine.... Paffe ! Encore manqué Paffe ! Hourrah ! Le vailà mort !... Il a le cou brisé.

Vingt minutes ont suffi pour tirer notre proie sur la grève, la photographier, lui enlever la peau et la placer dans notre embarcation. Donc tous nous nous réjouissons de posséder de la viande fraîche. Le P. Rossignol seul a un gros remords de conscience d'avoir manqué son coup.

En face de l'école de Notre-Dame du Sacré-Cœur au lac La Plonge. — Encore trois milles avant d'y arriver ; cependant elle nous apparaît dans toute sa gentillesse. Sur une butte élevée et encadrée de beaux arbres, elle regarde la rivière Castor sur laquelle nous naviguons. On dirait qu'elle nous salue de loin.

Nous la voyons maintenant de plus près. Notre homme décharge son fusil. C'est le signal de la guerre. On nous a aperçus et voilà que la fusillade recommence. On voit déjà des enfants rangés en ligne sur le bord de l'eau ayant les bonnes Sœurs Grises à leur tête. Le R. P. Ancel, O. M. I., se tient sur le bout du quai, pendant que les FF. Burnouf, Auguste et Antoine, prennent part à la fusillade. C'est touchant. Ça me rappelle l'école



Mgr Charlebois et ses compagnons sauvages, après une bonne chasse (page 29).

Saint-Michel de Duck Lake. Les yeux aimeraient à verser quelques larmes ; mais il faut leur apprendre à être plus courageux. Allons ! Il faut débarquer et bénir cette charmante petite population.

Dans la soirée.—Le reste de la réception a consisté en un bon dîner qui n'a pas été la partie la moins pratique ; puis en une jolie séance donnée par les enfants. Ces petits sauvages et même les petites sauvagesses ont rempli leurs rôles avec une habileté admirable. Ça été tout à fait charmant. Ils ont tous mérité des félicitations ainsi que les bonnes Sœurs qui les ont exercés. J'étais heureux de les leur donner.

9 juin. — Je suis encore à l'école. J'ai tenu à prendre mon temps pour visiter cette institution. Son importance l'exigeait. Je me suis enquis de tout, et à ma grande satisfaction, je constate que le bien se fait. J'ai été grandement édifié du dévouement et de l'abnégation tant de la part des Sœurs que de celle du Père et des Frères.

C'est un beau spectacle de voir des prêtres et des religieuses exilés pour ainsi dire au milieu de cette immense forêt et tout adonnés à l'instruction et à l'éducation de pauvres enfants sauvages. Il n'y a que l'amour divin qui puisse expliquer un tel dévouement.

Nos bons frères convers sont bien admirables aussi. Quel travail ils font ! Quels services ils rendent ! Leur ambition est de se dépenser pour la

prospérité de cette œuvre. Leur zèle les rend ingénieux jusqu'à leur faire installer un beau moulin à scie au pied d'un rapide, tout à côté de l'école. Ils se servent du même pouvoir d'eau pour produire la lumière électrique et pour conduire l'eau dans l'école. — Il n'y a qu'une chose regrettable ; c'est que ces bons frères ne sont pas assez nombreux. L'excès de travail affaiblit leur santé. Oh ! qu'il serait à souhaiter que la vocation des frères convers fût plus connue !

En ce moment, il y a 44 enfants à l'école. Bientôt on espère en avoir cinquante. On leur apprend le français et l'anglais. C'est le français qui domine. La bonne conduite et la piété sont en honneur. La plupart des enfants communient tous les jours. C'est beaucoup dire. Ce matin, j'en ai confirmé 34. Il faisait bon les voir si pieux, si bien exercés. Allons maintenant prendre du repos ; car demain il faudra continuer le voyage.

11 juin. — Nous venons de quitter l'école. Que le bon Dieu y répande ses bénédictions ! Que Notre-Dame du Sacré-Cœur se montre pour elle une puissante protectrice !

Six bons montagnais de l'Ile à la Crosse conduisent notre canot. Il paraît que le R. P. Rapet, O. M. I., en a demandé deux pour venir nous chercher et que dix se sont offerts. Six ont été choisis. Ce fut pour eux une grande faveur. Certains auraient préféré payer pour avoir ce privilège. Cela

montre l'estime que ces pauvres sauvages ont pour l'Evêque. Le R. P. Rossignol et moi avons chacun notre canot et nous sommes traités aux petits soins. C'est à peine si on nous permet de nous servir de nos jambes pour débarquer.

Le temps est maussade. Un vent très violent accompagné de nombreuses ondées. Ça n'empêche pas nos bons montagnais de ramer de toutes leurs forces.

Tiens ! On signale le petit bateau remorqueur de la Cie de la Baie d'Hudson. Il vient à notre suite. Bonne affaire ! Le capitaine a la bonté d'attacher nos canots à son bateau. Nous filons sans ramer comme de vrais dilettantes. Nous voilà à l'entrée du lac de l'Ile à la Crosse. Encore six milles et nous serons à la mission. Mais le vent est trop violent et nous sommes obligés d'attendre le calme. Le bon Dieu a permis cela sans doute pour nous donner le temps d'aller visiter une pauvre vieille malade et d'entendre sa confession.

Le vent cesse. Le bateau se prépare à partir. On nous permet d'y attacher encore nos canots.

Au large. — Les vagues sont hautes et nous font balancer. Il n'y a pas de danger pourtant. C'est même agréable pour ceux qui aiment les *sensations*.

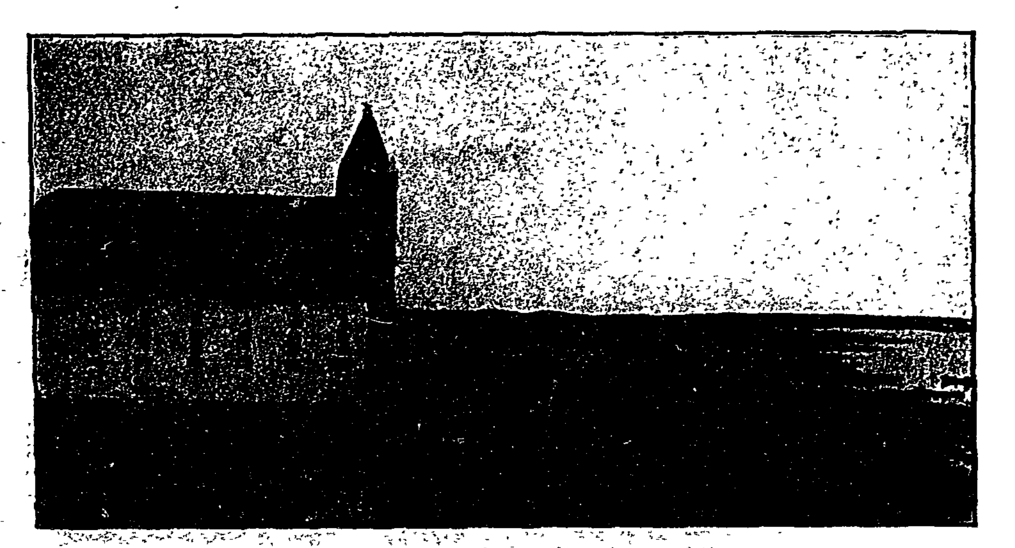
Voilà qu'on aperçoit la mission et le fort de la Compagnie. Déjà nous sommes signalés. Une salve soutenue nous apporte le premier salut. Mon cœur est tout impressionné en songeant que dans

quelques minutes j'aborderai à cette mission de l'Ile à la Crosse, qui a eu pour fondateurs Mgr Taché, Mgr Laflèche et Mgr Grandin. Le souvenir de ces grands et saints missionnaires m'inspire un grand respect pour cette terre qui a été foulée de leurs pieds.

Il est neuf heures du soir. — Le soleil ici n'a pas encore disparu. Ses rayons se reflètent encore sur l'église, le presbytère et les nombreuses tentes de sauvages. Les drapeaux flottent de tous côtés : le bateau donne le ton joyeux à son sifflet, la fusillade devient un vrai tremblement de terre ; toute la population est en émoi. Le spectacle est ravissant et des plus impressionnants. Nous voilà enfin près du débarcadère. Le bon P. Rapet, O. M. I., nous salue de son air joyeux. La fusillade augmente et devient assourdissante.

A peine ai-je mis le pied sur le sol, que toute la foule se met à genoux pour recevoir ma bénédiction, puis les uns après les autres, tous sans exception, viennent baiser mon anneau. Avec quelle foi ils font cette cérémonie ! J'en suis vraiment édifié. Nous passons ensuite à l'église, où comme de raison il y a adresse, réponse, et puis bénédiction du T. S. Sacrement. Il ne me reste plus qu'à aller me reposer. Bonne nuit à tous !

12 juin. — Dimanche. — Quelle belle et heureuse journée ! Cette mission est certainement la perle de mon Vicariat. Les sauvages sont nombreux et



Mission de l'Ile à la Crosse (page 34).

ont bon esprit. Ils aiment à prier et à chanter. Aujourd'hui les cérémonies religieuses ont été très jolies. Le chant surtout a été magnifique. L'organiste est tout simplement une indienne. Elle joue très bien. On dit qu'il y en a quatre autres qui peuvent en faire autant. Il n'y a pas beaucoup de paroisse chez les blancs qui puisse se vanter de posséder autant de musiciennes.

La messe pontificale de ce matin a été plus solennelle que les précédentes : il y avait au moins deux prêtres à m'assister ; et tous les deux étaient revêtus de belles dalmatiques. C'est du luxe dans ce pays.

La retraite des sauvages a commencé à la grand'-messe. Je prêche en langue crise pour les cris, et le R. P. Rapet répète mes instructions en langue montagnaise pour les montagnais. Ce Père a l'avantage de parler également le montagnais et le cris. Comme au lac Vert, les auditeurs sont tout yeux et tout oreilles pour écouter. C'est édifiant et encourageant.

13 juin. — Le R. P. Ancel, directeur de l'école de Notre-Dame du Sacré-Cœur, est venu se joindre à nous ce soir. Voilà notre petite communauté constituée d'un Evêque, de trois Pères et d'un Frère convers. Ce dernier, le bon Frère Poliquin, est notre cuisinier et notre factotum. Il est bien modeste et passe inaperçu, mais il est très utile, et ses mérites sont grands aux yeux de Dieu. Quel

Sauvagesses jeunes et vieilles.

bonheur, si dans chaque mission, nous en avions un semblable !

15 juin. — Jeudi. — Fête du T. S. Sacrement. — Journée bien remplie. Messe pontificale, procession du Saint-Sacrement, confirmation, 108 confirmés, communion générale, réception du scapulaire du Sacré-Cœur, trois sermons, etc., etc. — Avec un tel programme, il est resté peu de temps pour les paroles inutiles. Nous sommes tous bien fatigués ; mais nous nous sentons le cœur content ; car nous avons travaillé pour le bon Dieu et le salut des âmes. Allons dormir, la nuit dernière, nous sommes restés au confessional jusqu'après minuit.

16 juin. — Vendredi. —

Encore communion générale ce matin. La ferveur ne manque pas. A la suite de la messe, eut lieu la bénédiction d'une croix de mission. Elle fut portée en triomphe jusqu'à l'endroit où Mgr Grandin avait jadis planté une croix. C'est sur une jolie butte d'où l'on domine tous les environs. Cette nouvelle croix commémorera ma première visite à l'Ile à la Crosse. Puisse-t-elle être une source de bénédiction pour cette chère mission.

Il faut maintenant préparer de nouveau mon bagage. Entendez-vous les fusils qui commencent à se faire entendre? C'est le signal du départ. La foule est déjà massée, prête à la cérémonie de la poignée de main.

En canot. — Au départ. —

Un de mes hommes: "Wah! Wah!! Monseigneur, ça pète fort, hein!" Oui, pour sûr; car plus de 200 fusils et carabines se déchargent à qui mieux mieux. Les échos se mettent de la partie, il en résulte une démonstration vraiment grandiose, et qui surpasse même celle de l'arrivée. Nous tournons une pointe et tout disparaît. La fusillade seule se fait encore entendre.

"Ekwa aspin, l'Ile à la Crosse" s'écrie un métis à l'avant du canot. (Voilà l'Ile à la Crosse disparue). En même temps, il élève son fusil et fait descendre une grosse mauve. "Tiens! Monseigneur, et ce sera ton souper." "Très bien, mon garçon, j'accepte." Tout fier, il fait plier son aviron et se plaint qu'il n'est pas assez solide pour lui. Il craint de le briser!!

Cette fois, je suis monté comme un vrai bourgeois, grâce à la générosité des bons chrétiens de l'Ile à la Crosse. Le R. P. Rapet laissa entendre que j'aurais besoin d'un canot et de deux bons rameurs pour me conduire au portage La Loche, distant de 150 milles. Sans retard, un bon vieux montagnais se présente et dit au Père, en ma présence: "La semaine dernière, je me suis acheté avec mes fourrures un canot de bois qui me coûte $125.00. Je ne l'ai pas encore étrenné. Quand même le roi d'Angleterre viendrait me le demander à louer, je le refuserais; mais pour Monseigneur, il est là à

sa disposition." — C'était on ne peut plus gentil. L'offre fut acceptée: C'est dans ce fameux canot que j'écris ces lignes.

Quant aux hommes, deux avaient été demandés; quatre se présentèrent. Il y avait donc l'embarras du choix. Pour éprouver leur générosité, le P. Rapet leur dit: "Sachez que vous n'aurez pas d'autre paiement à votre retour qu'une image." — "Qu'importe, ajoutèrent-ils, l'honneur d'accompagner le Grand Chef de la Prière est un paiement suffisant." — Trois, au lieu de deux, furent choisis: Martial, François et Benoît; un cris, un métis et un montagnais. François est en tête du canot; Benoît en arrière et Martial est mon voisin en sa qualité de cuisinier. Ce dernier est aussi chargé de pourvoir à tous mes besoins. Je voyage donc en prince. C'est nouveau pour moi. Quand je n'étais que simple missionnaire, il me fallait ramer et être mon propre serviteur. J'envie encore quand même ce beau temps passé.

Nous venons de rencontrer deux canots qui viennent du Portage La Loche. On m'a remis une lettre du R. P. Pénard, O. M. I., qui soupire après notre arrivée.

18 juin. — Dimanche.— Sur le bord du lac Buffalo. — Dans ce pays le repos du dimanche est observé, même en voyage. C'est la coutume de rester au même endroit, à moins qu'il y ait bon vent pour se servir de la voile. Comme il fait un temps

calme, nous sommes forcés de séjourner au campement.

J'ai dit la messe sous ma tente, bonheur que j'ai tous les matins. Mes hommes y ont assisté et nous avons chanté des cantiques que les échos ont répétés. Bien peu connaissent les charmes et le bonheur que l'on goûte en célébrant la sainte messe bien loin de toute habitation, dans une solitude complète, sur le bord d'un immense et magnifique lac, par un temps de choix, sous une pauvre petite tente et en présence de trois bons sauvages. Il y a là matière à une belle poésie. Mais le cœur inspiré de la foi éprouve des sentiments qui dépassent toutes les beautés de la poésie. Il comprend mieux la bonté de Jésus, et il se sent d'autant plus près de son divin Cœur qu'il est plus éloigné des mondains. La ferveur est facile au point qu'on aimerait voir la messe se prolonger toute la journée.

Midi. — Voici une légère brise qui nous invite à hisser la voile. Nous allons en profiter.

19 juin. — Au bout d'un long portage. — Les hommes sont à monter le canot dans de nombreux rapides. J'ai suivi la voie de terre. Nous sommes sur la rivière La Loche. C'est une petite rivière tortueuse et remplie de rapides. Elle n'offre rien d'attrayant. Le pays environnant n'est guère plus agréable. Il mériterait le nom de : Pays bas. Ce n'est qu'un marais rempli d'eau. Il est très difficile de trouver un endroit favorable pour faire du

feu ou pour camper. Les endroits secs ne présentent qu'un terrain de sable où ne poussent que des cyprès. Les orignaux abondent ici. On voit leurs traces un peu partout. Mais nous n'avons pas encore eu la bonne fortune d'en rencontrer un.

Voici mes hommes. Ils ont eu fort à faire dans les rapides; car ils sont tous en transpiration.

20 juin. — Nous sommes arrêtés par le vent sur les bords du lac La Loche. La mission est en face de nous; mais impossible d'y aborder. Cela nous procure l'avantage de faire des actes de résignation. De nombreux maringouins semblent vouloir rendre notre sort encore plus pénible. Benoît, lui, se venge sur les canards. Malheur à ceux qui osent voler à la portée de son fusil. François, de son côté, met sa satisfaction à se gratter la figure avec un vieux rasoir dans l'espoir d'y voir pousser un peu de barbe.

Six heures du soir. — Je viens de prendre un souper au canard frais, grâce à mon Benoît. Le vent tombe, nous pourrons probablement partir bientôt.

21 juin. — A la mission de la Visitation, Portage La Loche. Nous avons réussi à traverser hier malgré le vent et les vagues. Il était dix heures passées, lorsque nous avons abordé. Il va sans dire qu'il y a eu fusillade. On semble être sous l'impression que la visite de l'évêque ne serait pas valide sans cela.

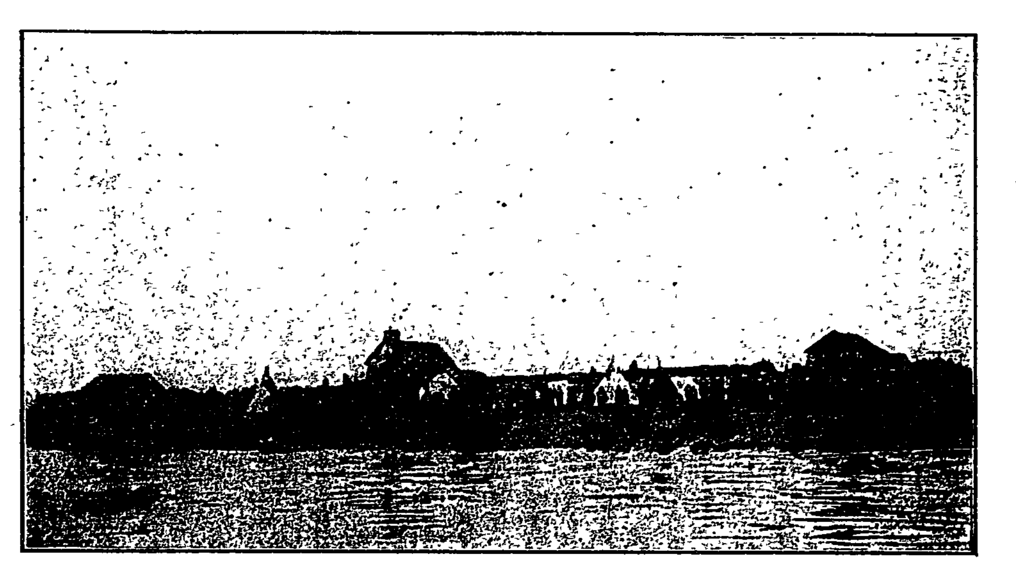
En débarquant, je trouvai toute la population, 450

sauvages, agenouillée sur deux lignes, depuis le lac jusqu'à la résidence du missionnaire. Après la bénédiction d'usage, tous demeurèrent dans la même position jusqu'à ce que j'eusse fini de faire baiser mon anneau à chacun. Personne ne manquait de faire le signe de la croix avant de baiser l'anneau épiscopal. On voyait qu'ils étaient inspirés de l'esprit de foi. C'était impressionnant de les voir.

Ce matin, tous étaient réunis pour la messe. La chapelle se trouvait trop petite pour les contenir, bien qu'ils fussent tassés les uns contre les autres, sans même laisser de passage au milieu. J'ai été touché de les voir prier si pieusement et chanter avec tant d'âme et d'entrain. Le cœur se sent parfois ému jusqu'aux larmes en voyant ces pauvres habitants des bois si bons et si religieux.

Le portage La Loche est une place historique ; car c'est ici que passaient autrefois les missionnaires de l'Athabaska et du MacKenzie. Le portage a douze milles. Il sépare les eaux du bassin du Churchill de celles de la rivière Athabaska.

Certains aventuriers canadiens sont parvenu jusqu'ici jadis et ont fait alliance avec des montagnaises. Voilà pourquoi un grand nombre de ces sauvages ou métis portent des noms canadiens, tel que Janvier, Laliberté, Bouvier, etc. Mais il ne leur reste de canadien que le nom et l'esprit de foi. Leurs mœurs et leur langue sont devenues sauvages.



Mission du Portage La Loche (page 43).

Le R. P. Pénard, O. M. I., est le directeur de cette mission, ayant le frère Pioget pour assistant. Il en a été lui-même le fondateur, il y a une vingtaine d'années. Il a vécu depuis dans une grande pauvreté. Sa résidence est une misérable cabane plutôt faite pour abriter les habitants d'une basse-cour que des êtres humains. Pendant plusieurs années même, il fut obligé de partager la hutte du sauvage. On peut s'imaginer, quel dévouement et quelle abnégation il lui a fallu pour vivre de la sorte si longtemps. La chapelle est un peu plus convenable ; mais tout de même, quelle est pauvre ! Elle n'a jamais connu ce que c'est que la peinture. Il n'y a ni bancs ni chaises. En cela elle ressemble un peu à Saint-Pierre de Rome ! Notre-Seigneur doit s'y croire de nouveau dans l'étable de Bethléem. Cela fait mal au cœur quand même de le voir si pauvrement logé.

23 juin. — Si le bon Père Pénard se distingue par sa pauvreté, il ne se distingue pas moins par son zèle à instruire et à moraliser ces sauvages. C'est un missionnaire modèle sous ce rapport. Il étudie lui-même et cherche à communiquer sa science aux autres. Quand un moyen ne réussit pas, il en invente un autre. Il a été à peu près le premier à introduire la communion fréquente, même quotidienne chez les sauvages. Les résultats sont magnifiques : la foi augmente, les mœurs s'améliorent, et le nombre des péchés diminue. Il en est tout



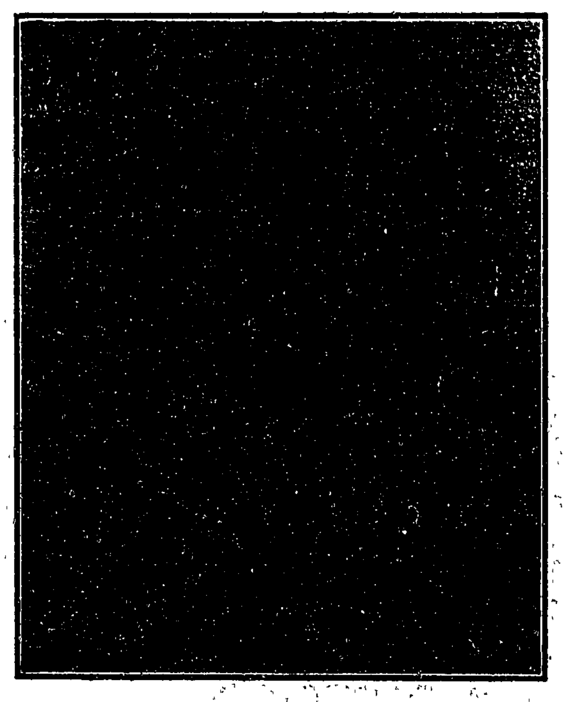
Le Rév. Père PÉNARD, O.M.I., et le Frère PIOGET, O.M.I. et leur pauvre maison à la mission du Portage La Loche (page 45).

joyeux et ne cesse de répéter : Vive la communion quotidienne !

Aujourd'hui, nous avons fait passer un examen en règle aux enfants, grands et petits, qui doivent être confirmés. Les uns après les autres sont venus comparaître devant nous pour subir un questionnaire sur le catéchisme. J'ai été réellement étonné de leurs réponses. Parfois on se serait cru en examen de théologie. Un petit garçon de cinq ans et demi a répondu sans hésiter à toutes les questions principales du catéchisme. C'était admirable de l'entendre. Je n'ai pu m'empêcher de l'admettre à la communion et à la confirmation.

25 juin. — Dimanche. — Jour de cérémonie : Messe pontificale, *sui generis*. Confirmation, réception du scapulaire du Sacré-Cœur, bénédiction du Saint Sacrement, etc. Le tout fut bien modeste, mais les pauvres sauvages en sont contents et heureux. Il y a eu 100 confirmés. — Le Frère Pioget rend de grands services dans cette mission : il est chantre et musicien, pêcheur, cuisinier, sacristain, etc., etc. Quels mérites il a aux yeux du bon Dieu !

26 juin. — Me voilà de nouveau en canot pour retourner à l'Ile à la Crosse. Nous venons de quitter la mission avec le cérémonial accoutumé. J'éprouvais une peine profonde en laissant le Père et le Frère dans une si grande indigence. Il ne leur restait presque plus rien à manger. J'espère que la Providence pourvoira à leur subsistance.



Petit garçon de 5½ ans à qui Mgr a fait passer un examen de catéchisme (page 47).

30 juin. — Ile à la Crosse. — Me voilà de retour ici. Le voyage s'est fait sans accident, mais il a été peu agréable. Le vent, la pluie, le froid, tout s'est mis de la partie pour nous contrarier. L'essentiel, c'est que nous soyons arrivés sains et saufs. Que Dieu en soit loué et remercié !

3 juillet. — En canot sur le lac de l'Ile à la Crosse. — Je viens de quitter la mission. Elle apparaît encore jolie et coquette sur la rive du lac. Adieu, missionnaires courageux et dévoués ! Adieu, bons et braves sauvages ! Que le Sacré-Cœur et sa divine Mère vous soient propices ! Qu'ils répandent sur vous les bénédictions les plus abondantes de succès et de salut ! Que du haut du ciel nos saints Evêques, Taché, Laflèche et Grandin protègent cette terre, premier champ de leur apostolat !

Tiens ! Voilà toute une flottille de canots qui viennent à notre rencontre. Ce sont probablement des montagnais qui retournent de la chasse. Chacun a sa voile hissée, c'est joli à voir. Voilà qu'ils nous aperçoivent. Il va sans dire que les fusils vont se faire entendre. Les voici qui approchent : il va falloir procéder à la cérémonie de la poignée de main. Ils croiraient commettre une grosse faute s'ils passaient tout droit sans baiser mon anneau.

La cérémonie est terminée. La fusillade recommence en guise de dernier salut. Dans un des canots il y a une pauvre vieille qui est bien malade.

C'est à peine si elle a pu lever la main pour toucher la mienne. Elle fait pitié !

Voilà un autre canot qui nous poursuit : on nous fait signe de nous arrêter. Qu'y a-t-il donc? Nous avons sans doute oublié quelque chose et on nous l'apporte.....

C'est ineffable ! Imaginez-vous que c'est une famille montagnaise, qui étant arrivée trop tard pour me saluer à mon départ, nous a poursuivis pendant trois milles par un gros vent contraire, afin de me toucher la main. Il n'y a pas beaucoup de blancs qui en feraient autant. Ils s'en retournent contents et le bon vieux décharge son fusil en signe d'adieu !

Au sujet de l'Ile à la Crosse, il ne faut pas taire un fait que j'ai trouvé bien édifiant. Il y a une quinzaine d'années, une bonne sauvagesse crise, résidant au Lac Canot, petite mission desservie de l'Ile à la Crosse, est devenue veuve. Contrairement aux autres sauvagesses, elle ne songea pas à se remarier. Elle s'adonna à la piété et aux bonnes œuvres. Non seulement elle éleva chrétiennement ses propres enfants, mais elle voulut aider les autres parents à en faire autant. Pour cela, elle se fit catéchiste. Chaque jour, elle réunissait tous les enfants et leur apprenait à connaître et à aimer Dieu. Le dimanche, elle réunissait toute la petite population des environs, faisait chanter des cantiques, récitait le chapelet et lisait quelques passa-

ges du catéchisme ou du livre de prières. Remarquait-elle quelques désordres, elle faisait une correction charitable aux coupables ; ou bien, elle en avertissait le missionnaire, quand il venait visiter la mission. Tous l'estimaient et l'écoutaient, au point qu'ils lui donnèrent le titre de "Okiskinohantakem" (maîtresse). Se sentant enfin vieillir et incapable de remplir plus longtemps ses fonctions de maîtresse, elle instruisit tout spécialement une de ses filles, avec une de ses compagnes, afin qu'elles pussent lui succèder. C'est fait ; sa fille enseigne actuellement sous sa surveillance. Grâce à son dévouement, on dit que cette petite mission du lac Canot est une des meilleures. Les sauvages sont bien instruits de la religion et vivent en bons chrétiens. Ils sont tous venus à l'Ile à la Crosse pour la retraite et ils se sont montrés édifiants. J'ai eu le bonheur de voir cette bonne vieille maîtresse que j'ai félicitée et encouragée.

4 juillet. — Sous la tente, 9 heures P. M. — Bonne journée. — Nous avons parcouru plus de 60 milles, malgré un temps orageux et désagréable.

En sortant du lac de l'Ile à la Crosse, nous sommes entrés dans le fleuve Churchill, qui porte ses eaux jusqu'à la Baie d'Hudson. Le lac de l'Ile à la Crosse est le réservoir qui l'alimente. Ce fleuve n'est pas considérable à sa source, mais il devient peu à peu d'une grandeur respectable. Il est sur-

tout remarquable par ses rapides qui sont nombreux et parfois très longs.

Nous en avons sauté une dizaine aujourd'hui. C'était joli et sensationnel. Bien des amateurs auraient jubilé d'être à ma place. D'autres, plus timides, se seraient cru perdus et les actes de contrition auraient été nombreux.

Nous venons de camper. Le temps a repris son air joyeux. Tout près, est une famille montagnaise qui est ici pour faire la chasse. Déjà ils ont tué un orignal. On vient de nous faire présent d'un gros morceau de viande sèche, noire comme du cuir. Nous le dégusterons avec plaisir! — Bonne nuit!

5 Juillet. — En canot. — Mon Dieu! Quelle chaleur! Le soleil rôtit littéralement. Nous venons de passer par un campement de montagnais. Nous y avons pris le déjeuner. On nous a servi de jeunes canards. C'était excellent. Ça donnait de la vigueur à mes hommes: ils rament à faire plier les avirons. Le bon montagnais qui m'a reçu dans sa tente a daigné faire les choses grandement. Il commença par étendre une toile sur le sol et y posa une boîte sur laquelle il étendit une couverture, puis, pour coussin, y déposa son propre oreiller. Le tout paraissait assez propre; mais l'on sait que la couverture et l'oreiller sont des nids à vermine. J'aurais préféré la boîte toute nue, mais pour ne pas déplaire à mon hôte, je m'y assis en disant: "Arrive que pourra!" Le même sauvage, voyant que ma

boite à vivres avait piteuse mine, m'offrit la sienne en échange. "Tu vas y perdre, lui dis-je, car la tienne est bien peinturée, bien finie et forte." — "N'importe, me répondit-il, je serai heureux de l'échanger pour te faire plaisir." Le marché fut conclu à ma grande joie. Alors, il ouvrit sa boîte pour en enlever le contenu. Quelle odeur! Quelle malpropreté à l'intérieur! Et dire qu'il va falloir y mettre ma nourriture! J'étais bien déçu...! Nouvelle preuve qu'il ne faut pas toujours se fier uniquement à l'extérieur des choses et même des personnes. Nous naviguons encore sur le Churchill.

Bientôt, après avoir sauté quelques beaux rapides, nous le quitterons pour prendre une autre route par les lacs. Elle est plus courte et moins dangereuse.

Tenez! Mon Léon vient de faire un bon coup, mais en même temps quelle cruauté! Une bonne mère huard avait deux petits très gentils et mignons. Elle les aimait de tout son cœur. Aussi, à la vue de notre canot, elle comprit le danger pour ses deux bien-aimés. Alors, elle se mit à supplier et à implorer miséricorde. Elle aurait pu facilement plonger et éviter tout danger pour elle-même, mais elle semblait nous dire: "Me voici, tuez-moi si vous le voulez, mais je n'abandonnerai pas mes deux chéris." — En effet, elle reste à son poste jusqu'à ce que notre canot fut à quelques verges seulement. Alors, mon Léon, de sang-froid et sans pitié, lui

flamba la cervelle d'un coup de fusil. J'étais touché de compassion, mais c'était notre seul moyen de nous procurer de la viande. Il faut dire que c'est de la viande peu recherchée, car beaucoup n'osent pas manger du huard; dans la nécessité on n'est pas si délicat....

7 juillet. — Toujours même chaleur. — Elle est agrémentée de nombreuses ondées de pluie accompagnées d'éclairs et de tonnerre. Par-dessus le marché, il faut faire des portages pendant que l'eau est encore suspendue aux feuilles des arbres; ce qui est fort peu goûté ordinairement par les amateurs. Mes pauvres hommes sont épuisé. Je le suis passablement moi-même, bien que j'aie moins travaillé qu'eux. Nous sommes campés dans un endroit très humide. Il m'a fallu faire une sorte de plancher en bois pour me coucher à sec.

8 juillet. — (au campement). — Triste journée! Plusieurs portages à faire, bon nombre de rapides à sauter, des lacs à traverser, et toujours par une température tropicale Mais le plus beau fut que notre guide s'égara sur un grand lac. (Il ne mérite pas de blâme, car il n'avait passé là qu'une seule fois, et il y a déjà trois ons). Il nous fallut parcourir près de quinze milles pour rien. Afin de regagner le temps perdu et pour prévenir le découragement de mes hommes, je me servis de mon aviron presque toute la journée. Je n'avais pas fait cette manœuvre depuis neuf ans. Je n'en ai pas perdu le

tour, mais je n'ai plus la force d'autrefois. Aussi, suis-je très fatigué ce soir. On dit que dans un cas semblable, un lit dur est plus favorable au repos. Je vais bien reposer, car je coucherai sur le roc.

9 juillet. — Dimanche. — Sous la tente. 4 heures P. M. — Quelle journée ! Vraie tempête de pluie et de vent depuis la nuit dernière. Impossible de naviguer. Je comptais bien arriver de bonne heure ce matin au lac La Rouge, pour dire la messe aux quelques catholiques qui s'y trouvent. Mais il n'y a pas eu à y songer. On ne peut quitter la tente par un temps pareil. J'en ai profité pour dormir sur mon rocher jusqu'à 8 heures. Quoi qu'on en dise, je crois qu'un lit de plumes vaut mieux que la pierre pour faire disparaître la fatigue.

Ça été une grande consolation pour moi de pouvoir aujourd'hui célébrer la sainte messe. Je l'ai fait, bien pauvrement installé, mais le plus pieusement possible. Rien ne me pressait, j'ai pu jouir plus longtemps de mon bonheur et prier plus spécialement pour tous ceux qui me sont chers, parents, amis et bienfaiteurs. Je souhaite que mes prières soient exaucées.

10 juillet. — Lac La Rouge. — Sous la tente.— Ce matin, vers les 9 heures, nous avons pu enfin reprendre notre navigation malgré de nombreuses averses.

Il nous a fallu faire des portages et sauter des rapides dangereux. Peu s'en est fallu que le canot

ne se brisât contre des roches. Mais le clou de la journée fut un portage improvisé. Mon guide n'ayant pu trouver le vrai portage, il fallut en improviser un, et, je puis dire à notre désavantage que notre improvisation n'a pas été heureuse. Pendant plus de deux heures, nous avons eu la consolation de patauger dans l'eau et la boue jusqu'à mi-jambes, puis de nous atteler au canot comme des bêtes de somme. Pour conserver mes souliers secs, je les laissai dans le canot, et je me servis des souliers blancs de nos premiers parents. Comme ils ne sont pas épais, ils ont subi plusieurs égratignures dans les broussailles. Heureusement que le temps se chargera de les réparer à bon marché !

Nous n'avons ici qu'une vingtaine de catholiques perdus au milieu des hérétiques. Autrefois, ils ont été pendant plus de dix ans sans voir le prêtre. Ils ont conservé quand même leur foi malgré les tracasseries du ministre protestant. Depuis quelques années, le missionnaire du lac Pélican, vient les visiter deux fois par année. Ils se sont construit une jolie petite chapelle où ils se réunissent pour prier le dimanche et chanter des cantiques. Ils sont pauvres et misérables, mais leur foi est active et solide. Le ministre n'essaie plus de les pervertir, car il sait, par expérience, que c'est du temps perdu. J'ai trouvé un pauvre vieux bien malade. Il pleurait de joie en m'apercevant, car il craignait de mourir sans voir le prêtre. Il n'est pas encore confirmé,

bien qu'il ait au moins 70 ans. Je viens de leur faire à tous une classe de catéchisme pour les préparer à la confirmation. Allons, un peu de repos à présent.

11 juillet. — (Encore sous la tente). — Je suis encore au même endroit. J'ai dit la messe dans la cabane du malade. Dimensions : dix pieds sur dix ; tente basse et sale, noire comme le poêle. Nous étions là 14 personnes dont deux étendues sur leur lit ou plutôt sur leur misérable grabat. On peut s'imaginer quel espace il me restait pour célébrer la messe. J'ai réussi quand même, et de plus j'ai donné sept confirmations. Le bon vieux malade pleurait à chaudes larmes au moment de la communion et de la confirmation. Le bonheur remplissait son âme pendant que son corps était dans la souffrance. Sa pauvre vieille femme était auprès de lui, souffrante, elle aussi, et incapable de marcher. C'était touchant de les voir. Après la cérémonie, je me préparais à partir lorsqu'un de mes hommes vint me dire qu'il ne voulait pas aller plus loin : il avait de l'ouvrage chez lui, et il lui fallait retourner. — Belle affaire ! Lui qui s'était engagé pour un mois et demi ! Que faire ? — Il me faut renvoyer mes deux rameurs et en engager d'autres ici. — Deux de nos catholiques consentent à venir avec moi, mais ils n'ont pas de canot. Ils sont à en chercher un, pendant que j'écris ces lignes. Ah ! les voilà qui reviennent. — Ils ont bien trouvé un

canot, mais il est vieux et pourri. Notre vie n'y sera guère en sûreté. A tout risque nous allons partir.

13 juillet. — (A la voile sur le fleuve Churchill). — On dit : bonne fortune après mauvaise fortune. C'est notre cas. Le bon Dieu semble vouloir me faire oublier le contre-temps que j'ai eu au lac La Rouge. Depuis notre départ, le vent nous a été favorable. Nous avons navigué à pleine voile. Rien de plus beau ni de plus agréable. On parcourt de longues distances en peu de temps et sans aucune fatigue.

Nous sommes de nouveau sur le fleuve Churchill. Il est devenu large et majestueux. De temps à autre, il se rétrécit et alors, il nous offre le spectacle de magnifiques rapides. Les Yankees s'extasieraient d'admiration. Quant à nous, nous préférerions nous priver du spectacle et ne pas avoir à transporter armes et bagages dans les portages. Le pays que longe le Churchill est pittoresque, et peut donner des espérances aux chercheurs de mines, mais ne sera pas envié des cultivateurs. C'est une suite continue de rochers plus ou moins élevés, dont les uns sont dénudés et les autres recouverts de petits trembles ou de cyprès. Le terrain cultivable est rare et de peu d'étendue. C'est le pays par excellence des orignaux et des animaux à fourrures.

Voici justement un gros ours noir qui apparaît sur la crête d'un de ces rochers. Il est à s'amuser

en faisant la ronde. L'envie nous brûle de le tirer, mais pas de carabine, pas même de balles pour le fusil. Voilà que mes hommes veulent aller lui lancer au moins une décharge de plomb. Ils débarquent l'un avec le fusil, et l'autre la hache en main. Il n'y a guère d'espoir qu'ils rapportent leur proie. En effet, ils reviennent tout piteux. La fine bête a eu assez de flair pour s'apercevoir de leur approche et elle a préféré aller s'amuser dans les profondeurs de la forêt.

Nous venons de passer le rapide de la Chaudière qui est un des plus considérables du Churchill. J'en ai pris un cliché instantané. Je souhaite qu'il soit réussi. Nous voilà campés à l'entrée de la rivière Caribou qui est la décharge du fameux lac du même nom. Nous aurons à la remonter dans toute sa longueur. Si au moins le bon Dieu daignait nous accorder un bon vent pour gonfler notre voile !

14 juillet. — Sous la tente, au rapide de la montagne. — Mon désir d'hier soir n'est pas réalisé. Un violent vent contraire nous a obligés à ramer toute la journée. Mes hommes ne pouvant résister seuls, je fus forcé de me servir de mon aviron. Ce soir, tous mes membres sont malades. Vers les 4 heures P. M., nous étions à nous demander où diriger notre canot, car mes guides n'ont jamais voyagé sur cette rivière, et moi, je n'y ai pas passé depuis 22 ans. Nous étions donc un peu embarrassés, lorsque tout à coup une détonation se fait entendre sur la rive

opposée ; on peut comprendre notre joie. Nous trouvâmes là une dizaine de montagnais qui remontaient la même rivière que nous, avec une barge pleine de marchandises pour la Cie de la Baie d'Hudson.

Ils s'en vont à même destination que moi, c'est-à-dire, à la mission Saint-Pierre, au lac Caribou. Nous ne pouvions faire une meilleure rencontre. Depuis lors, nous avons voyagé ensemble, de sorte que nous ne sommes plus inquiets du chemin à suivre. Ils viennent de finir de transporter et leurs marchandises et leur barge, à travers le portage, car le rapide est si considérable qu'il est impossible de le remonter. Ils transportent les marchandises sur leur tête au moyen de longues lanières de cuir, appelées "colliers". Quant à la barge on la traîne sur le sol. Ces pauvres sauvages s'y attellent au moyen de leur collier et on les voit faire des efforts comme de vraies bêtes de somme. Ça fait réellement pitié de les voir. Pas un mot de plainte cependant de leur part. Au contraire, la note gaie domine tout le temps. A demain !

15 juillet. — En canot. — Encore gros vent contraire. Vraiment pas de chance. — Heureusement que nos bons montagnais ont eu la charité de nous prêter un de leurs hommes pour nous servir de guide et pour nous aider à ramer.

Nous avons pris les devants : je tiens à arriver ce soir à l'entrée du lac Caribou, pour y passer la journée de demain, dimanche ; parce que nous avons là

un petit groupe de sauvages. C'est d'ailleurs le jour fixé pour mon arrivée à cet endroit. Je tiens à ne pas me faire attendre. Vive la ponctualité!

17 juillet. — Lundi. — En canot. — La journée a été si bien employée hier que je n'ai pu écrire: grand'messe, deux sermons, catéchisme, confession. Il était près de minuit lorsque j'ai pu réciter mes vêpres.

J'ai chanté la messe tout seul, c'est-à-dire avec l'aide de deux sauvages. L'église n'était qu'une misérable maison de sauvages; mon trône, une vieille boîte toute sale, et mon autel, une table de même qualité. Les assistants étaient tous assis par terre, excepté le prétendu chantre qui siégeait sur une cuve à mes côtés. Il me restait juste l'espace pour circuler de ma boîte à l'autel, c'est-à-dire environ six pieds. C'est ainsi que j'ai chanté la messe *pontificale*.

Ce matin, j'ai dit de nouveau la messe et donné la confirmation avec la même simplicité de cérémonies. Nos chrétiens étaient contents et heureux quand même. Pour eux, voir l'Evêque, c'est voir le bon Dieu. Leur foi est grande et sincère. J'espère que la plupart d'entre eux auront une belle place dans le ciel malgré leur pauvreté et leur crasse.

Nous naviguons en ce moment sur le beau lac Caribou. Nous sommes toute une flottille: trois barges et quatre canots. Deux autres barges sont arrivées du Cumberland à destination du lac Cari-

bou. Toutes sont chargées de marchandises pour les magasins de la Cie de la Baie d'Hudson. Je suis heureux de rencontrer ici des sauvages de mon ancienne mission du Cumberland. Ils ont emporté avec eux les journaux des Pères du lac Caribou. Je m'en suis emparé et je fais mes délices en lisant les nouvelles du mois d'avril et du mois de mai derniers. Ce sont de vraies nouvelles pour moi.

Entre temps, je laisse traîner ma ligne à côté du canot et j'ai le plaisir de sortir de l'eau de magnifiques truites du poids de six à dix livres. J'en ai déjà quatre dans mon canot.

Ce lac a 200 milles de long et la mission est à l'extrémité nord. Il est remarquable par la limpidité de ses eaux, par la grande quantité d'îles, lesquelles sont remplies en hiver de milliers et de milliers de caribous qui viennent se nourrir de la mousse blanche, qui y croît en quantité. Son nom de Lac Caribou est bien mérité. Au printemps ces mêmes caribous disparaissent pour aller passer l'été sur les bords de la Mer Glaciale d'où ils reviennent au début de l'hiver. Nous sommes donc privés de leur présence, surtout du plaisir de les caresser avec nos balles.

Au campement. — Nous voilà campés sur le bord du lac. Le temps est calme et le soleil luit encore sur la crête des arbres. C'est beau ; c'est poétique ! Les hommes s'amusent sur le sable du rivage. Quelques-uns font la chasse au porc-épic. Ils en ont

déjà apporté deux qu'ils sont à écorcher pour en faire un festin. Ces petits animaux sont très nombreux dans cette partie du pays. La chasse en est facile, car n'ayant que des pattes très courtes, ils ne peuvent se sauver qu'à petite vitesse. Il suffit d'être armé d'une hache ou d'un bâton pour les assommer. Autant ils sont lents et lourds sur le sol, autant ils sont agiles pour grimper sur les arbres C'est là qu'ils vont se nourrir des branches de cyprès ou de tremble. C'est là aussi pour eux un refuge quand ils sont poursuivis par un loup ou un renard. Un autre moyen de défense, ce sont les longs poils piquants dont ils ont le dos hérissé. Si, poursuivis de trop près, ils n'ont pas le temps de monter sur un arbre, ils s'arrêtent, se courbent la tête en dessous du ventre ne laissant que le dos exposé. Alors, malheur au loup qui se hasardera à les attaquer. Il en sera quitte pour se remplir la gueule d'épines dont il ne pourra se défaire et qui souvent, lui causeront la mort. Ces piquants du porc-épic sont très recherchés par les sauvages qui les teignent de différentes couleurs et s'en servent pour orner le dessus des souliers.

20 juillet. — A la Pointe du Porc-Epic. — A 6 heures A. M., assis sur le rivage et un peu triste.—

Nous voilà aux trois quarts du lac. Nous sommes venus à la voile hier et cette nuit. Mais durant l'obscurité de la nuit, les deux autres barges ont été séparées de la nôtre par une forte bourrasque.

Nous ne savons ce qu'elles sont devenues. Nous sommes à attendre, espérant qu'elles vont nous rejoindre. Ce qui me contrarie le plus, c'est que l'une des barges disparues contient ma chapelle portative; de sorte que je suis privé ce matin de célébrer le saint sacrifice de la messe. C'est la première fois depuis mon départ du Pas, et si la barge a péri! Adieu ma chapelle ainsi que les objets nécessaires pour administrer la confirmation! Il y a de quoi me rendre pensif et triste.

9 heures, A. M. — Aucune nouvelle de nos deux barges. Nous partons quand même. 11 heures A. M. — En barge. — Deo Gratias! Nous retrouvons sur notre route les deux barges que nous croyions perdues. Elles étaient en avant de nous. Leurs guides, inquiets sur notre compte, étaient à nous attendre. Ainsi nous étions tous saufs et à nous attendre les uns les autres. Nous ne pouvons d'ailleurs avancer davantage parce que le vent est devenu trop violent. Cinquante milles nous séparent encore de la Mission. Un bon coup de voile suffirait pour nous y conduire.

21 juillet. — A la Mission. — Le bon Dieu nous a favorisés du coup de voile désiré. A 8 heures, hier soir, le vent se calma quelque peu et permit de lancer nos embarcations. La nuit a été pénible. C'est, blotti dans un coin du bateau, couché sur des sacs de farine, puis exposé à la pluie et au piétinement des hommes que j'ai plutôt langui que dormi. Mais

n'importe, nous volions sur l'eau, et ce matin, dès 5 heures, nous étions en vue de la mission; à 6 heures et demie j'étais à l'autel.

Le bon Père Egenolf nous avait aperçus de loin sur le lac. Il eut le temps de ranger ses sauvages en deux lignes pour me saluer et recevoir ma bénédiction. Comme partout ailleurs, la fusillade n'a pas manqué. Les drapeaux et les oriflammes flottaient au vent et indiquaient la joie de tous les cœurs. Pour ma part, j'étais heureux de revoir en santé ce cher Père Egenolf, que je savais seul depuis quatre mois. En courageux missionnaire, il a bravé cet isolement tout en déployant beaucoup de zèle pour le bien spirituel de ses sauvages. Je suis content de lui et le bon Dieu doit l'être aussi.

26 juillet. — 3 heures P. M. — De nouveau en barge. — Nous venons de quitter la mission. Je la vois encore là-bas. J'y ai passé cinq jours qui ont été tellement occupés que je n'ai pas même songé au journal de voyage. Oui, cinq jours bien employés depuis 4 heures du matin jusqu'à dix et onze heures du soir. Trois cent cinquante sauvages étaient à notre disposition. Il s'agissait de leur faire du bien. Pour cela, il fallait prêcher, catéchiser, donner des audiences, confesser, etc. J'avais charge des Cris, et le Père Egenolf, des Montagnais. Je prêchais à ces derniers par interprète. La tâche a été dure, mais nous avons eu beaucoup de consolations. Il était beau de voir la foi et la

simplicité enfantine de ces bons sauvages. Nous aurions pu les tenir à l'église toute la journée, ils n'auraient pas trouvé le temps trop long. Belle leçon pour certains blancs. Tous les parents assistaient au catéchisme aussi régulièrement que les enfants. Ils sont ignorants; mais au moins ils désirent s'instruire. Cent dix ont reçu la confirmation.

Les deux chefs et leurs conseillers étaient chargés de maintenir l'ordre à l'église et dans leur campement. Il fallait voir comme ils prenaient leur tâche à cœur. De vrais policiers n'auraient pas déployé plus de zèle. Malgré leur vigilance, ils ne purent cependant découvrir qu'un seul désordre, c'étaient de petits enfants qui jouaient trop bruyamment dans le camp. Le R. P. Turquetil, O. M. I., qui est le directeur de cette mission, est absent. Au lendemain de Pâques, il partit avec trois sauvages pour un voyage d'exploration sur la Baie d'Hudson, dans le but de trouver un endroit propice pour établir une mission destinée à l'évangélisation des Esquimaux. Ses trois compagnons sauvages devaient revenir un mois environ après leur départ. Or, nous étions déjà à la fin de juillet et aucune nouvelle de nos explorateurs. On peut comprendre mon inquiétude à leur sujet. Peut-être ont-ils tous péri en route et jamais nous ne pourrons savoir ce qu'ils sont devenus. Cette pensée me poursuivait même pendant mon sommeil. Je voyais venir l'heure du départ

avec tristesse, car je n'avais pas de nouvelles de mon cher P. Turquetil. Mais la divine Providence est bonne ! A 8 heures, hier soir, au sortir de l'église, on entendit des coups de fusils répétés, de l'autre côté de la Baie où se trouve la mission. Les sauvages dirent immédiatement, c'est quelqu'un qui est en détresse et qui appelle au secours. Ce ne peut être qu'un étranger car tout notre monde est présent. Vite, deux hommes montèrent dans un canot et se dirigèrent vers l'endroit d'où venait l'appel.

Peu après, ils revenaient amenant les trois compagnons du P. Turquetil. Au comble de la joie, je remerciais le bon Dieu avec effusion. Dans le camp le bonheur était encore plus grand : épouses, parents et amis versaient des larmes de joie.

Je recevais du R. P. Turquetil un long rapport de son voyage et de ses espérances pour l'avenir. Ce rapport était daté du fort Churchill où le Père était l'hôte de M. et de Mme Starnes, chef de police. L'hiver dernier, j'avais rencontré à Montréal des parents de cette Dame, qui est une fervente catholique. Son bonheur est bien grand, paraît-il, de posséder un prêtre et de pouvoir recevoir la sainte communion tous les jours. Le Père me dit qu'il avait mis 26 jours pour se rendre et il n'avait pris de vivres avec lui que pour dix. Lui et ses compagnons vécurent, le reste du temps, de chasse et surtout de jeûne. Ses compagnons en firent autant



Le Rév. Père Turquetil, O. M. I., en route pour le pays des Esquimaux.
— Campement (page 67).

pour revenir. Il leur a fallu 33 jours en canot par des rivières très rapides. Plus d'une fois ils ont failli périr. A la fin, ne trouvant plus de cours d'eau navigable, ils abandonnèrent leur canot et pendant trois jours, ils marchèrent à travers la forêt. Ils faisaient pitié à voir, tant ils étaient amaigris par les jeûnes et les fatigues. Ils souffraient d'une faim dévorante.

Je pars le cœur content, sachant que tous sont vivants. Ma seule peine est de laisser ce bon Père Egenolf seul et pour une période indéfinie. Comme je lui exprimais mon inquiétude : "Soyez tranquille, Mgr, me dit-il, le bon Dieu sera mon compagnon et mon gardien. Pourvu que ce soit par obéissance que je reste ainsi seul, je ne crains rien." Ces beaux sentiments me consolèrent et je le bénis de tout cœur en lui donnant une sincère accolade fraternelle.

Maintenant nous voilà de nouveau à la voile. Si je ne me sentais pas le cœur triste à cause du départ, je serais porté à chanter : "Quel bon vent ! quel joli vent !" — Oui, quel bon vent gonfle notre voile et nous fait voguer douze milles à l'heure !

Le commis de la Cie de la Baie d'Hudson a été assez aimable pour mettre sa barge à ma disposition pour traverser le lac. C'est un grand avantage surtout sous le rapport de la sûreté. Un simple canot est toujours dangereux sur un lac d'aussi considérable étendue.

27 juillet. — 6 heures P. M. — En barge. — Nous jouissons encore du bon vent. C'est on ne peut plus agréable. Pourtant depuis midi il pleut à verse : ce qui n'est pas aussi plaisant. Nous sommes déjà aux trois-quarts du lac. Nous pourrions arriver durant la nuit, si ce n'était la pluie qui va nous obliger à camper.

28 juillet. — Au campement. — 4 heures P. M.— La pluie, une vraie pluie diluvienne n'a pas encore cessé et ne paraît pas vouloir cesser de si tôt. Impossible de songer à quitter nos tentes. Il faut nous résigner à passer la journée ainsi sur le sol humide, et enveloppé dans nos couvertures, car il fait froid. On peut, certes, imaginer facilement quelque chose de plus poétique.

4 août. — Mission Sainte-Gertrude, lac Pélican. — Mon voyage du lac Caribou à cette mission, n'a eu rien de marquant. Voilà pourquoi mon carnet a gardé le silence. Cette mission Sainte-Gertrude date de 33 à 35 ans. Le vénérable et zélé Père Bonald en est le fondateur. A son arrivée ici, il n'y avait que des infidèles et des protestants. Actuellement il n'y a pas un seul infidèle et très peu de protestants ; mais à leur place, 500 bons catholiques. En 1900, ce bon Père fut enlevé à l'affection de ses sauvages pour aller fonder la Mission de Sainte-Croix, à Cross Lake, sur le fleuve Nelson. Nous aurons occasion d'en parler plus tard. Dans le temps, j'eus l'honneur et le bonheur de lui suc-



**Les deux barges de la compagnie de la Baie d'Hudson, sur le lac Caribou.
C'est sur une de ces barges que Mgr a traversé le lac (page 70).**

c'der dans cette mission. Je dis bonheur, car il laissa des chrétiens si bons, si respectueux que c'était un vrai bonheur de rester parmi eux, mais mon séjour n'a été que de courte durée. C'est le bon Père Rossignol qui continua l'œuvre commencée par le P. Bonald. C'est le R. P. Guilloux qui est actuellement directeur de cette mission. Il a pour socius le bon Père I. Renaud. Mon arrivée ici fut bien modeste, car on ne m'attendait pas si tôt. Pris à l'improviste, personne n'eut le temps de sortir son fusil. La cloche seule annonça ma venue et réunit toute la population à l'église. Là, le Père Guilloux présenta une adresse, mais malheureusement la réponse ne put avoir lieu : la joie de revoir ces bons sauvages que j'avais tant aimés et la vue de cette église qui m'avait coûté tant de peines et de travail, émurent mon cœur au point que les larmes se présentèrent à la place des paroles.

La bénédiction du Saint Sacrement vint me fortifier et au sortir de l'église, quelle joie ce fut pour moi de serrer la main à chacun et à chacune. Nous revoir après huit années de séparation et dans de telles circonstances était pour eux et pour moi un bonheur inexprimable. Oh ! quelle est profonde et solide l'affection qui existe entre le missionnaire et ses chers sauvages !

Je suis actuellement à leur prêcher une petite retraite comme je l'ai fait dans les autres missions. Tous sont fidèles aux exercices et je n'ai pas de

peine à me faire écouter. Ils paraissent réellement avides de la parole du bon Dieu. Les mères de familles, pour ne pas en être privées, viennent avec leurs bébés qui, tour à tour, parfois tous ensemble, se fâchent et crient à qui mieux mieux. On peut s'imaginer si une telle musique est agréable au prédicateur.

Je leur prêche la communion fréquente, même quotidienne. Cela les surprend un peu, car ils ne se trouvent pas dignes d'une telle intimité avec le Dieu Eucharistique; mais ils obéissent et déjà on en voit de bons effets.

Un ordre parfait règne dans le village. Trois gendarmes attitrés sont continuellement sur pied. Le seul désordre et scandale existant vient non de la part de nos indiens, mais de celle de trois ou quatre blancs, employés des compagnies de traite. Ils passent leur temps à se remplir d'eau de feu, à se battre et à provoquer les autres au mal. Heureusement qu'ils ne sont pas toujours bien reçus. Il y en a un qui est aujourd'hui au lit par suite de coups de bâton reçus dans sa course de la nuit dernière. Si cette leçon pouvait le convertir et le corriger!

C'est incroyable le mal que font ces blancs corrompus parmi nos sauvages. C'est une vraie peste!

Grâces à Dieu, nous avons à côté de ces êtres dégradés des âmes vraiment belles et bonnes. Elles se cachent sous une peau plus noire et plus grossiè-

res ; mais n'en sont que plus précieuses aux yeux de Dieu..... c'est là notre consolation.

10 août. — Pendant que les hommes font bouillir l'eau pour le thé. — Je viens de quitter notre chère mission de Sainte-Gertrude. Elle est encore en vue. Le R. P. Guilloux qui doit être mon compagnon de voyage a oublié des hosties, il est retourné en chercher. En attendant, les hommes font du thé, et moi, j'écris assis sur une pierre. J'ai encore le cœur bien gros des émotions que m'a causées le départ. La séparation m'a été plus sensible ici que partout ailleurs. Qu'il m'en a coûté de quitter nos bons chrétiens ainsi que le cher P. Renaud ! J'aurais aimé rester au milieu d'eux, continuer à leur faire du bien et demeurer ignoré du reste du monde. J'envie le sort des missionnaires de ces postes. Je regrette la douce tranquillité que j'y ai goûtée autrefois. Adieu, joli petit clocher ! Te verrai-je de nouveau ? Je le souhaite, mais que d'amertumes j'aurai à ressentir d'ici à ce beau jour.

Voilà que le Père Guilloux arrive. Nous allons déguster un poisson blanc et continuer notre route.

Au campement. — Mes tentes sont dressées près d'un joli rapide dont le bruit servira à nous endormir. — En attendant, Robi, un de nos guides, nous raconte des histoires.

Quand le Père Bonald arriva à la mission de Sainte-Gertrude du lac Pélican, dit-il, nous étions encore tous païens. Notre chef de médecine était

un vieux du nom de Siwap. Un beau jour, une personne tombe malade. Voilà que Siwap dresse sa tente pour y pratiquer ses magies médicales. Après s'être mis en costume d'Adam, il y entre avec l'assurance de prouver une fois de plus sa puissance extraordinaire.

Il commença ses chants cadencés, ses cris, ses supplications à ses esprits invisibles; mais rien ne se produisait: la tente qui devait s'agiter était immobile; les voix qui devaient se faire entendre étaient muettes; les clochettes qui devaient s'agiter ne se faisaient pas entendre.... Alors, le pauvre malheureux, au désespoir, s'écria: "Il y a quelqu'un autour de la tente qui empêche mes esprits de venir. Chassez-le, chassez-le." — Le R. P. Bonald, qui était survenu, lui répondit: "C'est moi qui suis ici. Je ne partirai pas. Voyons, si tu es plus puissant que moi. Fais donc branler la tente, parler tes esprits, sonner tes clochettes; guéris donc ta malade." — Ainsi provoqué, Siwap fait un dernier effort. Il crie, il pleure, il se lamente; mais tout est inutile, rien ne fonctionne. — Fou de rage, il sort, il s'avance vers le Père Bonald et le condamne à mort: "Avant que les feuilles jaunissent, dit-il, tu auras disparu." — Laissant entendre que, par ses magies superstitieuses, il allait le faire mourir. — Or, la vérité fut que lui-même était sous terre avant que les feuilles eussent jauni. Ce coup de bravoure du P. Bonald provoqua un mouvement

de conversions qui alla toujours croissant. Bonne nuit. — Le bruit du rapide me donne envie de me reposer.

13 août. — Dimanche. — Sur le bord du Lac La Loutre, (Nikikosakakikan). — Les deux derniers jours ont été occupés à faire des portages, de longs et de courts, de beaux et de mauvais. Nous sommes dans le pays des portages par excellence. Heureusement que le bon Dieu a établi un septième jour pour le repos. Nous l'observons aujourd'hui avec bonheur. Tout notre corps en ressent le besoin. Le R. P. Guilloux, plus que tout autre, se réjouit de cette halte d'un jour, car il est pris d'une *indigestion de portage* qui lui enlève tout courage. Ce matin, il a commencé sa messe, mais dès le Kyrie, il était forcé de discontinuer. Il est à gémir sous sa tente. Les deux sauvages, eux, ronflent, étendus au soleil. Pour eux, c'est un bonheur quasi parfait.

Quant à moi, assis sur mes couvertures, à la porte de ma tente, j'admire la beauté du lac et des environs. Je loue et prie leur Divin Auteur; parfois mon esprit se transporte auprès de ceux qui me sont chers, ou médite des projets pour l'avenir. La journée se passe ainsi bien paisiblement.

14 août. — Le Père Guilloux est un peu mieux. Le temps est beau; le vent est bon et la voile gonflée nous fait voguer agréablement sur le joli lac La Loutre. Nous jouissons; mais la pensée qu'au

bout nous attend un autre chapelet de portages tempère notre enthousiasme. Le pauvre Père Guilloux les voit venir d'un œil triste.

Au campement : Sur le lac Canard. — Tous nos portages sont finis. Deo Gratias! Le Père Guilloux ne se porte pas trop mal pour cela. L'espoir que demain nous arriverons à la mission du Sacré-Cœur, à Pakitawahan, nous donne du courage et va nous procurer de beaux rêves cette nuit.

15 août. — A Pakitawakan. — Nous sommes arrivés ici à deux heures après-midi. Réception magnifique de la part de nos sauvages. Belle décoration, drapeaux, oriflammes, cloche faisant entendre ses sons joyeux, puis fusillade, comme de raison. Les sauvages rangés sur deux lignes, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, se prosternèrent dès que je fus débarqué, pour recevoir ma bénédiction. Encore ici, je me sens ému au delà de toute expression, en revoyant ces chers sauvages que j'ai bien connus autrefois. Leur si belle réception me touche et me ravit d'autant plus qu'elle est entièrement due à leur propre initiative, attendu qu'ils n'ont pas de missionnaire résidant au milieu d'eux.

Leur chef, Mathias Colomb, est un homme intelligent, entreprenant et zélé pour la religion; son autorité ne laisse rien à désirer. Il mesure plus de six pieds, de sorte que, lorsqu'il a parlé, personne n'ose résister. C'est donc sous ses ordres et sa

direction que tout a été préparé. Et on ne pouvait faire mieux.

C'est encore le R. P. Bonald qui fut le fondateur de cette mission. C'est lui qui, il y a environ 34 ou 35 ans, est venu du lac Pélican convertir les premiers indiens de cette localité. Il lui avait fallu passer par bien des privations et des sacrifices pour arriver jusqu'ici. Mais il en fut récompensé, car son ministère fut des plus fructueux. On dit qu'il faisait jusqu'à 50 à 60 baptêmes par jour.

Il ne se contentait pas de leur conférer ce sacrement essentiel au salut, il sut aussi les instruire et en faire de fervents chrétiens. Encore en ce moment, ils sont certainement les meilleurs de tout mon Vicariat. Ils se distinguent par leurs bonnes mœurs, leur simplicité et leur grande foi. Ils aiment le bon Dieu et le servent fidèlement. Ici, l'embarras du confesseur est de trouver matière à l'absolution.

La raison de la supériorité de ces sauvages-ci c'est qu'ils n'ont pas encore été en contact avec les blancs, c'est-à-dire avec les commis des Compagnies de traite. Ils vivent séparément dans les forêts par petits groupes d'amis et de parents. Ce n'est qu'en été et ici à l'église qu'ils se retrouvent tous ensemble. S'ils sont riches sous le rapport spirituel, ils sont on ne peut plus pauvres sous le rapport matériel. Leur nourriture habituelle est le poisson ; mais rien que le poisson, sans pain, ni

galette, ni sel, etc. Quelques-uns commencent à cultiver la pomme de terre. Quand ils veulent goûter à la farine, ils sont forcés de la payer douze à quinze piastres les cent livres.

Je vais consacrer cinq jours à leur prêcher une retraite. Ce sera un plaisir pour moi, car je suis certain que mes paroles tomberont sur une bonne terre et porteront des fruits.

La première église que j'ai construite en ce pays fut celle de cette mission, elle date de 1888. Je n'en ai pas perdu le souvenir, car pendant plus d'un mois, nous avions travaillé, les sauvages et moi, comme des mercenaires, et nous n'avions d'autres nourriture que du poisson et des bluets, sans farine, sans thé, même sans sel. Les sauvagesses nous faisaient bouillir des racines d'arbustes en guise de thé.

Cette chapelle, construite en troncs d'arbres équarris et recouverte de terre, existe encore; mais elle est devenue la résidence du missionnaire pendant son séjour ici. Depuis un an, on a construit une autre chapelle plus vaste et un peu moins primitive. Elle est quand même bien pauvre et bien dénudée.

21 août. — De nouveau en route. — Je viens de quitter notre chère mission du Sacré-Cœur pour me diriger sur celle de l'Assomption du Fort Nelson.

Les cinq jours de retraite ont été des jours de fatigues accablantes, mais que de consolations j'ai éprouvées au milieu de ces bons sauvages. Quelles bonnes âmes sous ces habits sales et remplis de

poux ! Ils ont reçu la sainte communion quatre jours de suite. Les confirmés ont été au nombre de quatre-vingt-dix. Dans ma classe de catéchisme, j'avais quarante enfants, les plus petits. Le Père Guilloux en avait davantage dans la sienne.

Pour me causer une surprise, le chef organisa une souscription en ma faveur. Chaque famille y contribua pour deux piastres. Pas un n'avait cette somme en caisse. Ils furent obligés de l'emprunter avec promesse de la rembourser lorsque l'agent du gouvernement viendra leur payer leur cinq dollars annuels. On peut s'imaginer quelle fut ma surprise et mon émotion lorsqu'ils vinrent me présenter une bourse contenant $94.00. J'ai eu de la peine à accepter cette magnifique aumône, sachant qu'elle venait de gens si pauvres, si dépourvus de tout. Lorsque je leur demandai ce que je pourrais leur procurer pour leur faire plaisir en retour, ils me répondirent : "Des objets de piété, des croix, des images, des chapelets, et des scapulaires. Une telle réponse montre leur foi et leur piété.

J'ai quitté le P. Guilloux qui doit retourner à sa mission de Sainte-Gertrude. Mes guides sont Jérôme Colomb et Célestin Peau de Caribou, deux fameux rameurs et d'excellents garçons. En ce moment une forte brise nous fait naviguer à la voile d'une façon charmante.

23 août. — Sur la rivière du Bois-brûlé. — Tout va bien. Le bon vent et le beau temps nous ont

favorisés depuis notre départ. Nous voilà dans le pays des canards et des orignaux. Quant aux premiers, nous en avons déjà un bon nombre dans le canot et nous en faisons nos délices à chaque repas. Pour les autres, nous nous contentons de voir leurs pistes nombreuses et de vivre dans l'espoir d'en apercevoir au moins un.

25 août. — Nous sommes à quelques milles seulement de la mission de l'Assomption, mais un gros vent du Nord nous empêche de traverser le lac. Assis dans les broussailles, j'attends avec impatience le calme qui me permettra d'aller rejoindre le bon Père Lecoq à la mission.

26 août. — A la mission de l'Assomption. — Nous avons pu arriver quand même hier soir, quoique un peu tard. Mon bonheur ne fut pas petit de revoir le bon et vénérable Père Lecoq qui m'attendait avec impatience; car depuis plusieurs semaines il faisait un jeûne forcé. Il ne vivait que du fruit de son filet et de ses lacets à lièvres. Mais je fus bien peiné de voir que la plupart de nos chrétiens avaient été forcés, par la famine, de s'éloigner dans les endroits plus poissonneux, avant mon arrivée. Il ne reste pour ainsi dire que trois familles qui ont bravé la faim plutôt que de se priver de ma visite. Ce sont des convertis que j'ai baptisés autrefois et qui ont persévéré dans leur foi malgré les sollicitations du ministre. C'est un de ces braves qui, au début de sa conversion, venait se prosterner à mes

pieds et me disait humblement: "Mon Père enseigne-moi à prier."

C'est encore le R. P. Bonald qui a l'honneur d'avoir paru le premier dans cet endroit isolé et d'y avoir converti les premiers chrétiens. Mais c'est moi qui ai eu le bonheur de donner à cette mission le beau titre de l'Assomption, en souvenir de ma bien-aimée paroisse de l'Assomption. J'ai eu de plus le mérite d'y construire la chapelle et la petite résidence du missionnaire. Il y a déjà près de 18 ans de cela. Le tout tombe en ruine. Le toit en écorces d'épinette laisse maitenant pénétrer la pluie librement. Une reconstruction s'impose; mais où prendre les fonds nécessaires?.... Nous sommes ici en pays méthodiste. Ce sont les ministres de cette secte qui ont eu l'avantage de venir les premiers. Nos catholiques actuels, une centaine environ, sont des conquêtes sur l'hérésie.

Le présent ministre a un revenu de $1,200.00 et il espère en obtenir $300.00 de plus lorsqu'il aura trouvé une compagne. Si le missionnaire catholique avait la moitié d'un tel salaire, non seulement il pourrait vivre, mais il aurait bientôt construit une jolie maison pour le Dieu-Eucharistique.

Rêve du ministre!!.... L'hiver dernier, il racontait à qui voulait l'entendre, un rêve qui semblait beaucoup le préoccuper. Il n'avait pas un Joseph pour l'interpréter, mais le sens en était facile à saisir. Voici! "Il me semblait, disait-il,

que j'étais mort, et que mon âme environnée de ténèbres cherchait la porte du ciel. Elle finit par la trouver; mais saint Pierre, la tenait sous clef. Mon âme lui demanda de l'ouvrir. — Qui êtes-vous? lui dit saint Pierre. — Je suis un tel, ministre méthodiste de telle mission. Vite, passez outre; allez là-bas où vous voyez un gros feu, il n'y a pas de place pour vous en Paradis. — Comme je partais, ajouta le ministre, je vis le R. P. Bonald qui arrivait. Il était tout lumineux et orné de blanc. — Saint Pierre lui dit, vous êtes le P. Bonald, prêtre et missionnaire catholique? — Oui, je le suis. — C'est bien, entrez; ce sont de telles gens que nous aimons à recevoir." — Ce rêve a tellement fait impression sur son esprit qu'il a certaines velléités, paraît-il, de se faire catholique.

28 août. — Dimanche. — Il y a eu messe pontificale ce matin et confirmation cette après-midi. Grande fut l'admiration de nos chrétiens et des protestants présents. Pour eux, la mitre et la crosse étaient une merveille que leurs deux grands yeux noirs ne suffisaient pas à admirer. C'était la première fois qu'ils voyaient une telle cérémonie: Ils vont s'en souvenir longtemps.

29 août. — De nouveau en route. — Le Père Lecoq et moi avons quitté la mission de l'Assomption ce matin. Il était impossible d'y rester davantage à cause de la famine. Nous sommes actuellement installés dans le canot du ministre qui a eu la bonté

de nous y donner passage gratis. Il espère peut-être que par là il aura un meilleur accès à la porte du ciel. Quatre sauvages font la manœuvre, et, nous sommes quatre passagers : le P. Lecoq et moi, puis un jeune méthodiste et un petit sauvage catholique que nous amenons à l'école. Nous sommes tassés les uns sur les autres ; c'est à peine si chacun peut trouver place pour ses deux pieds. La position est bien fatigante, mais la bonne compagnie du P. Lecoq me fait oublier les engourdissements. Ce bon Père est un de nos vétérans dans les missions du Nord-Ouest. Il fut mon prédécesseur à la maison Saint-Joseph du Cumberland. Ses cheveux blancs sembleraient exiger la retraite et le repos ; mais sa devise semble être : "*Non timeo laborem.*" Aucun travail ne l'effraie. L'hiver dernier, il est allé faire chantier dans la forêt. Avec l'aide d'un bon Frère convers, il a coupé plus de 300 billots, qu'ils ont sortis de la forêt à force de bras. Je ne doute pas que la porte du ciel ne s'ouvre à deux battants lorsqu'il y arrivera. Il l'aura bien mérité.

30 août. — Sous la tente. — Tout le monde est bien fatigué. Nous venons de faire un portage de trois bons milles à travers des marais impraticables. Chacun a ses parties sensibles. Pour ma part, mes épaules et mes pieds se plaignent de la manière dont ils ont été traités. Les premières ont trouvé le fardeau trop lourd et les seconds regrettent les morceaux de peau restés sur les racines et les pier-

de conversions qui alla toujours croissant. Bonne nuit. — Le bruit du rapide me donne envie de me reposer.

13 août. — Dimanche. — Sur le bord du Lac La Loutre, (Nikikosakakikan). — Les deux derniers jours ont été occupés à faire des portages, de longs et de courts, de beaux et de mauvais. Nous sommes dans le pays des portages par excellence. Heureusement que le bon Dieu a établi un septième jour pour le repos. Nous l'observons aujourd'hui avec bonheur. Tout notre corps en ressent le besoin. Le R. P. Guilloux, plus que tout autre, se réjouit de cette halte d'un jour, car il est pris d'une *indigestion de portage* qui lui enlève tout courage. Ce matin, il a commencé sa messe, mais dès le Kyrie, il était forcé de discontinuer. Il est à gémir sous sa tente. Les deux sauvages, eux, ronflent, étendus au soleil. Pour eux, c'est un bonheur quasi parfait.

Quant à moi, assis sur mes couvertures, à la porte de ma tente, j'admire la beauté du lac et des environs. Je loue et prie leur Divin Auteur; parfois mon esprit se transporte auprès de ceux qui me sont chers, ou médite des projets pour l'avenir. La journée se passe ainsi bien paisiblement.

14 août. — Le Père Guilloux est un peu mieux. Le temps est beau; le vent est bon et la voile gonflée nous fait voguer agréablement sur le joli lac La Loutre. Nous jouissons; mais la pensée qu'au

Bonald, plus que tout autre était heureux de revoir son ancien compagnon de la mission du lac Pélican. Il y a 24 ans, jour pour jour, nous nous rencontrions pour la première fois à la mission du Pas. Il était déjà vieux missionnaire, et moi tout petit blanc-bec, sortant du scolasticat. Je le reconnaissais avec plaisir pour mon supérieur. Voilà que le bon Dieu a changé les rôles et nous réunit à la mission de Sainte-Croix qui n'existait pas alors. Assez pour ce soir. Je ressens encore les effets des portages, le repos s'impose.

3 septembre. — Dimanche. — C'est vers 1896 que je passai pour la première fois dans cette mission de Cross Lake. Jamais le missionnaire n'y avait posé le pied. Aussi, les sauvages manifestèrent-ils beaucoup d'étonnement à la vue de la robe noire. Quelques-uns me prirent pour un "Wittiko" (mangeur d'hommes). Mais la plupart furent heureux de voir le prêtre catholique dont ils avaient entendu parler plus d'une fois. Un d'entre eux osa même m'apostropher de la sorte : "Toi, au moins, tu es un vrai homme de la prière (prêtre), mais les ministres méthodistes, eux, sont tous de mauvais chiens." L'officier de la compagnie, bien que protestant, me supplia d'obtenir la fondation d'une mission catholique. "Les sauvages sont très méchants, me dit-il, et c'est la faute du ministre qui les gâte." Deux ans plus tard, je repassai en cet endroit. Je reçus les mêmes sollicitations de

la part du commis. Les sauvages se montrèrent très gentils à mon égard. Ils me demandèrent de chanter des cantiques, de prier et de leur parler de notre sainte religion. Je le fis volontiers, mais ce ne fut qu'une semence jetée en terre.

Le premier jour de l'an 1910, j'en recueillis les premiers fruits. Je passai cette journée à instruire et à baptiser. Dans la soirée, tous les sauvages, le chef en tête, m'invitèrent à une assemblée dans l'école protestante. Là, tous d'une voix unanime insistèrent pour avoir un missionnaire catholique. Je leur promis d'intercéder pour eux auprès des Supérieurs. Puis, je les quittai, le cœur bien touché de leurs bonnes dispositions.

L'été de la même année, le R. P. Bonald arrivait au milieu d'eux pour ne plus les quitter. Son arrivée excita le fanatisme du ministre et la guerre fut déclarée en règle. Le P. Bonald, quoique de petite taille, ne recula jamais. Au contraire, presque chaque jour, il avait le bonheur d'enregistrer quelque victoire sur l'ennemi. Aujourd'hui, il compte 216 catholiques, ce qui est près de la moitié de la population. Presque tous ces catholiques, avec un bon nombre de protestants, étaient réunis ce matin, dans une jolie chapelle, pour assister à la messe pontificale. On peut s'imaginer quelle impression une telle cérémonie a produite sur ces nouveaux convertis et même sur les protestants.

Nous allons profiter de leurs bonnes dispositions

moi. C'est que j'avais de meilleurs hommes que lui. Le personnel de cette mission comprend le R. P. Lecoq, directeur, le R. P. Thomas, le F. Gautier et quatre Sœurs Oblates du Sacré-Cœur et de Marie Immaculée. Cette mission ne date que de quatre à cinq ans. C'est le R. P. Beys qui a eu le courage de venir s'implanter ici au milieu des protestants. Les débuts promirent une abondante moisson de conversions; mais bientôt le fanatisme des ministres vint arrêter ce bon courant. Nous n'avons encore qu'une trentaine de catholiques sur une population d'un millier environ. Il y a encore du travail à faire. Pour favoriser les conversions, on a établi une école-pensionnat. Ce n'est encore qu'un grain de sénevé; mais elle promet pour l'avenir. Les bonnes Sœurs Oblates la dirigent avec beaucoup de tact, et de dévouement. Elles méritent certainement leur beau titre de "Missionnaires Oblates du Sacré-Cœur et de Marie Immaculée." Elles se montrent de vraies et saintes missionnaires. Il est regrettable qu'elles ne soient pas plus nombreuses. Il serait à souhaiter que la Congrégation fut plus connue de nos jeunes canadiennes. Il me semble qu'un grand nombre d'entre elles viendraient avec plaisir se dévouer dans nos missions sauvages. Elles aimeraient le titre de "Missionnaires Oblates."

Le bon Frère Gautier, de son côté, est admirable de dévouement. Tout en étant bon religieux, il est

le factotum de la mission. Il s'occupe de pêche, de chasse, de charpenterie, de forge, etc., etc. C'est le compagnon et l'aide le plus fidèle et le plus précieux pour le missionnaire. Il est content et heureux. Son seul regret est de ne pas avoir un autre Frère pour compagnon. "Ah! Mgr, me disait-il, les larmes aux yeux, donnez-moi un compagnon avec qui je puisse travailler et me dévouer!" C'est avec un cœur bien attristé que je fus forcé de lui répondre: "Bon Frère, je n'en ai pas un seul à ma disposition. Que puis-je faire?" Il y a cependant tant de bons et braves jeunes gens qui pourraient venir et se faire missionnaires chez nos sauvages. Si quelqu'un désirait recevoir le titre de "compagnon du bon Frère Gautier," je le lui accorderais volontiers. J'ai eu le bonheur de rencontrer ici le bon Père Turquetil dont j'ai parlé plus haut. Après s'être procuré à Churchill tous les renseignements désirés pour l'établissement d'une mission chez les Esquimaux, il revint directement par cette voie au lieu de passer par Montréal. Il est tout enthousiasmé des Esquimaux, et il ne rêve que la fondation d'une mission parmi eux. Les difficultés sont grandes; mais son zèle et son dévouement sont encore plus grands. Les ressources pécuniaires manquent; mais ce qui fait surtout défaut, c'est un compagnon. Qui aura le courage de s'offrir? Ce compagnon trouvé, commencera l'évangélisation de plus de 3,000 Esquimaux. Ce

sera une tâche précieuse et méritoire aux yeux de Dieu. Prions donc le Maître de la moisson qu'il envoie au moins un second ouvrier.

11 septembre. — Le départ est déjà fixé à demain matin. La prochaine station sera la mission Saint-Alexandre, au grand Rapide, 150 milles d'ici, tout le grand lac Winnipeg à traverser dans sa largeur. Le R. P. Turquetil sera mon compagnon. Nous pourrons au moins nous donner mutuellement l'absolution en cas de naufrage. Notre embarcation sera un simple canot. Nos guides s'appelleront Thomas Mine et John George.

13 septembre. — Sur le bord du lac Winnipeg. — Assez bonne journée hier; mais aujourd'hui, nous sommes condamnés à rester à la même place. Un gros vent du sud nous empêche de monter en canot. Rien de moins intéressant que d'entendre tout le jour le bruit des vagues, de n'avoir qu'une masse d'eau sans fin à contempler et de languir assis sur le sol sous une pauvre petite tente. Il faut quand même se montrer gai et courageux. La mauvaise humeur ne sert à rien.

Le P. Turquetil le sait; aussi cherche-t-il à s'égayer en guettant les mouettes avec son fusil pour les arrêter dans leur vol masjestueux. Il en a déjà un bon nombre gisant sur le sable de la grève. Thomas et John sont allés tendre un lacet pour prendre des caribous. Ces animaux sont si nombreux que leurs pistes dans la forêt sont aussi battues que

celles des bêtes à cornes dans leur pâturage. Or, en tendant des lacets dans ces sentiers, on court la chance d'arrêter le premier qui passe et de l'étrangler.

Tenez! Voilà que le Père Turquetil vient de faire une nouvelle proie; je succombe à la tentation d'aller l'imiter.

15 septembre. — Encore sur le bord du lac Winnipeg. — Bonne journée. Ce matin, le calme se fit. Nous laissâmes sans retard et sans regret notre campement. Nos deux rameurs déployèrent toutes leurs forces, de sorte que bientôt nous eûmes parcouru une dizaine de milles. Tout à coup notre bon vieux John George s'écria: "Muswok! Muswok!" (des orignaux, des orignaux). En effet, trois beaux orignaux apparaissaient sur la grève. Ils étaient à s'abreuver, à prendre un bain et à s'amuser; c'était une femelle avec ses deux petits. John George ne tarda pas à se mettre à leur poursuite en se faufillant à travers les broussailles. Nous continuâmes à ramer sans bruit. Bientôt, une détonation se fit entendre, puis une deuxième, puis une troisième et les trois orignaux de disparaître dans la forêt. John George nous fait comme des signes de détresse. Qu'est-il arrivé? Les a-t-il manqués? S'est-il blessé?.... Il fallait nous voir ramer avec toute la vigueur possible. Enfin nous arrivons, et tout essoufflés il nous crie: "Donnez-moi d'autres balles, j'en ai blessé deux." Vite, je

sautai à terre et partis avec lui. Arrivés à deux arpents environ dans la forêt, nous apercûmes la mère étendue sans vie. Un de ses petits gisait à ses côtés, mais vivait encore. Tout près, le troisième était debout semblant se demander ce qui leur était arrivé. Pour le tirer d'embarras, je lui logeai une balle dans la tête. Une autre balle fit trépasser le blessé, et nous étions en possession de trois belles pièces. La joie de mes sauvages était au comble. Ils allaient avoir de la viande fraîche et même du lait pour blanchir le thé. Mais une difficulté se présenta : Que faire de tant de viande? Impossible de tout mettre dans notre canot. Heureusement que l'indien a toujours un expédient pratique. Ils pratiquèrent une grande ouverture dans la mousse épaisse et froide du marais où nous étions, y déposèrent la viande; la recouvrirent de mousse et de branches de sapin; puis, ils dressèrent un épouvantail pour effrayer les loups. A leur retour, cette viande sera encore toute fraîche, ils pourront l'emporter aux Pères et aux Sœurs de Norway House. Que dites-vous de ce genre de glacière? J'ai eu la précaution de prendre avec nous toute la viande de l'orignal que j'avais tué. Il me semblait qu'elle était bien meilleure!

Outre cet exploit, nous avons parcouru aujourd'hui plus de 30 milles. Ce soir, le temps est beau et nous promet une belle journée pour demain. En attendant, nous allons prendre un bon repos.

16 septembre. — Au même endroit. — Tout n'est pas aussi joyeux aujourd'hui qu'hier. Un gros vent nous tient captifs sur le bout d'une presqu'île. C'est samedi ; nous devrions arriver à Grand Rapide pour demain. Mais impossible. Il nous faut faire des actes de résignation malgré nous.

Les hommes profitent de cet arrêt pour faire une provision de sommeil et pour faire diminuer le volume de notre provision de viande. S'ils ne sont pas malades, leur pouvoir digestif aura été mis à une rude épreuve.

18 septembre. — A Grand Rapide. — Enfin nous voilà rendus de peines et de misères. Qu'il est mauvais ce lac Winnipeg ! Sept jours pour parcourir ce que l'on peut faire en deux journées. Mais, n'importe, nous sommes arrivés sains et saufs, c'est l'essentiel. A peine étions-nous débarqués, qu'un catholique accourt me dire : "vite Mgr, viens, mon enfant se meurt et il n'est pas baptisé." Je volai auprès du petit malade. J'ai tout juste le temps de le baptiser, et son âme s'en va jouir du beau ciel du bon Dieu. Quel bonheur pour lui ! Et quelle joie pour moi !

19 septembre. — Cette mission de Saint-Alexandre du Grand Rapide, compte une cinquantaine de catholiques mêlés à 200 protestants environ. Malgré ce milieu empoisonné, ils conservent très bien leur foi et l'attachement à leur religion. Ils ne voient cependant le prêtre que deux fois l'an. Je

les ai visités autrefois pendant seize ans de ma mission du Cumberland. Je les considère comme mes enfants. Demain, je bénirai le mariage d'une fille que j'ai baptisée moi-même.

Il y a une jolie petite église que j'ai construite en grande partie. Elle a l'honneur d'avoir des fondations dont la maçonnerie est l'œuvre des mains d'un évêque, Mgr Pascal.

C'est par cette mission que j'ai débuté dans mon ministère chez les sauvages, le 24 août 1887.

Il y a donc ici des souvenirs qui me sont chers. Je ne puis cependant séjourner longtemps en cet endroit. Si c'est possible, nous repartirons demain pour le Pas. La difficulté sera de trouver des hommes et des canots.

20 septembre. — Nous sommes encore ici et nous sommes condamnés à y rester jusqu'au 26. Les hommes qui sont libres n'ont pas de canots, et ceux qui ont des canots sont partis à la chasse à l'orignal. J'en suis contrarié, car j'ai hâte d'arriver chez moi. Il faut bien se résigner quand même. Je vais en profiter pour faire le catéchisme; ils en ont bien besoin.

Ce délai nous donnera aussi l'occasion de pratiquer la pauvreté et la mortification; car il n'y a pas de magasin dans cette localité; de sorte que les gens sont à court de tout: ils n'ont ni thé, ni sucre, ni lard, ni tabac, ni allumettes, etc. Nous sommes réduits à la même disette qu'eux. Nous ne vivons

que de poisson. Ce matin, au moment de commencer la messe, pas une seule allumette pour allumer les cierges. Il nous fallut visiter deux résidences avant d'en trouver une. Les pauvres fumeurs en *arrachent* selon l'expression des métis. Ils sont tristes, sucent leurs pipes vides, sont de mauvaise humeur, souffrent et font souffrir les autres. Pour les consoler, je me moque d'eux en leur démontrant combien ils sont esclaves d'une pauvre et misérable pipe. Impossible quand même de les convertir. Une larme au coin le l'œil, ils soupirent après un petit morceau de tabac. Il est bien vrai de dire: "qui a bu boira, qui a fumé fumera."

26 septembre. — 3 heures P. M. — Nous avons enfin quitté la mission du Grand Rapide ce matin. Nous avons déjà monté huit milles de rapide. Mais nous voilà arrêtés par le vent en face du lac de Traverse. Le vrai Keewatin (vent du Nord) nous apporte le froid en même temps que des vagues énormes. Ils faut donc encore prendre patience malgré l'envie d'aller en avant.

27 septembre, 5 heures P. M. — Le temps était calme ce matin, mais très froid. L'eau gelait aux parois du canot et sur les avirons. Elle en fit autant dans ma burette pendant que je disais la messe sous la tente. Un beau soleil est venu cependant à propos réchauffer l'atmosphère; de sorte que nous nous sentons plus à l'aise à présent. Nous avons profité du calme pour monter le reste des rapides

et pour traverser la moitié du lac des Cèdres ; mais de nouveau, nous voilà arrêtés dans une île, cette fois, par le vent du sud. Encore patience ! Patience ! ! — Nous n'avons plus que de la galette sèche à manger. C'est peu appétissant, et le brûlement d'estomac donc ! !

28 septembre. — 4 heures P. M. — Juste au moment où je me mets en frais d'écrire, les hommes s'écrient "Pasitak ! Pasitak ! ! (embarquons ! embarquons !). Le vent, en effet, semble se calmer et nous donner enfin notre liberté. Allons ! plions bagage et vite en canot. Adieu ! ! chère petite île. Merci de ta bonne hospitalité ; que serions-nous devenus sans toi ?

29 septembre. — Nous avons réussi hier soir à traverser le fameux lac des Cèdres. Il était tard quand nous avons atteint la rive opposée. Nous avions ramé cependant comme des braves. Ce lac, découvert par des Français, avait reçu primitivement le nom de lac Bourbon. Mais plus tard, les Anglais le nommèrent Cedar Lake, (Lac des Cèdres) et c'est ce dernier nom qui prévaut à présent. Il est d'ailleurs bien choisi, car de tout l'Ouest, il n'y a que dans les îles de ce lac que l'on voie du vrai cèdre. Nous naviguons en ce moment sur la rivière Saskatchewan. Le courant est très rapide. Il faut faire manœuvrer l'aviron. Le Père Turquetil et moi, en avons un dont nous nous servons alter-

nativement. — Il fait très chaud aujourd'hui. Le soleil nous brûle la figure.

1er octobre. — Fête du Saint Rosaire.

LE PAS

Deo Gratias ! Nous voilà de nouveau *at home*, après plus de quatre mois d'absence. Je suis arrivé cette après-midi à deux heures. Parti pendant le beau mois de Marie, je reviens le premier jour du mois du Saint Rosaire. Sous les auspices de notre bonne Mère du ciel, mon voyage ne pouvait être que fructueux et heureux. C'est ce qu'il fut à ma grande consolation. Bientôt, les fatigues, les souffrances, les ennuis seront disparus, il ne restera que le doux témoignage du devoir accompli, et du bien réalisé, ainsi que l'espoir d'une récompense dans l'autre vie.

Pendant ce voyage, j'ai parcouru environ :
300 milles en chemin de fer,

80 milles en grosse voiture sans ressorts par des chemins affreux,

2,000 milles en canot,

40 à 50 milles à pied dans les portages à travers la forêt.

J'ai couché 60 fois sur le sol, abrité par une petite tente de toile.

J'ai autant de fois célébré la sainte messe sous cette même tente.

J'ai visité 14 missions comprenant une population de 4,500 indiens catholiques.

Six de ces missions n'avaient jamais été visitées par un évêque.

J'ai prêché sept retraites de quatre à six jours.

J'ai confirmé 1,100 sauvages dont les bonnes dispositions m'ont beaucoup édifié.

J'ai constaté avec peine le trop petit nombre de missionnaires. Dans dix à douze centres importants, les sauvages, soient infidèles ou protestants, désirent un prêtre catholique et je n'en ai pas à leur envoyer.

La fondation d'une mission chez les Esquimaux s'impose tout particulièrement. Plus de 3,000 de ces sauvages, encore païens, mais bien disposés, tomberont entre les mains des ministres protestants, si nous n'allons pas à eux sans retard. Mais pour cela, il nous faudra de nouveaux missionnaires.

Il nous faudrait aussi des sommes d'argent assez considérables pour installer les nouvelles missions et restaurer les anciennes.

Ici, à Le Pas, on est à me construire un très modeste évêché et une assez grande maison qui servira de cathédrale, d'école et d'hôpital au besoin. Les aumônes que j'ai recueillies l'automne dernier ne suffiront pas à défrayer le coût de ces bâtisses, encore moins à les meubler.

Je devrai aussi faire construire à Norway House, une école qui coûtera fort cher, etc., etc.

O toute-puissante Providence de mon Dieu, venez à mon aide! Faites comprendre aux chrétiens qui ont du superflu le grand bien qu'ils peuvent faire par leurs aumônes.

Voilà ce que j'ai dit à notre bon Sauveur ce soir, à la bénédiction du Saint Sacrement.

Au sortir de l'église, j'ai remarqué que notre population catholique a beaucoup augmenté pendant notre absence.

On a été obligé d'ajoûter une allonge en planches à ma fameuse cathédrale de vingt-deux pieds; presque chaque train nous amène quelques nouvelles familles. La scierie, la construction du chemin de fer de la Baie d'Hudson et les chantiers fournissent de nombreux emplois. Les Canadiens-Français l'emportent déjà de beaucoup en nombre sur les catholiques de langue anglaise. Tous les dimanches, les instructions se donnent, à l'église, en français. Le catéchisme se fait en français et en anglais, même en Cris. On est à organiser une école qui sera bilingue dans toute la force du mot. Les Canadiens comme les Anglais auront la liberté de conserver leur langue maternelle.

Le bon Père François-Xavier Fafard cumule les charges de curé, de supérieur, de vicaire général, d'économe, etc. Il me rend ainsi des services inappréciables et cela avec le plus grand savoir faire et la meilleure volonté possible.

Le R. P. Husson remplit avec zèle et compétence, les fonctions d'économe vicarial.

Avec ma visite pastorale se termine naturellement "Mon carnet de voyage". Malgré ses imperfections, j'ose l'offrir à mes amis et à mes bienfaiteurs comme un gage d'affection et de reconnaissance.

A tous je demande une prière pour le succès de mes missions.

OVIDE CHARLEBOIS, O. M. I.,

Evêque de Bérénice,

Vicaire apostolique du Keewatin.

(Adresse) : LE PAS,

DISTRICT DU KEEWATIN.